

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

« Tir d'épouvante »

Il semble que tout a été dit sur notre merveilleux 75. Les lettres saisies, dans ces derniers jours, sur les Allemands morts ou prisonniers tendraient cependant à prouver que nous ne l'avons pas encore apprécié à sa juste valeur.

On relève, dans ces lettres, comme à l'ordinaire, le témoignage d'une admiration sans réserve pour l'utilisation de notre artillerie. Mais ce que l'on constate surtout c'est une recrudescence de l'impression de terreur qu'inspirent aux Boches les effets de nos obus.

Il y a, en effet, depuis le mois d'août, quelque chose de changé dans notre 75 et ce n'est pas sans motif que l'épouvante des Boches redouble. Sans entrer dans certains détails sur lesquels il convient de jeter encore un voile, il est permis de dire qu'un explosif nouveau est venu récemment décupler la puissance de nos canons.

Voici des extraits de quelques lettres trouvées sur des soldats allemands, tombés dans les tranchées de la Champagne :

Ce qui se passe ici, j'ose à peine vous l'écrire, vous ne le croiriez pas. Le feu de l'artillerie est épouvantable. Partout des morts et des blessés ; bref, c'est terrifiant. Ce n'est plus la guerre, c'est un massacre. L'artillerie française ne cesse de canonner nos tranchées, nous occasionnant de lourdes pertes. Si cela continue, Dieu sait ce qu'il adviendra de nous. La moitié de ma compagnie a disparu. Au revoir.

Un tremblement nerveux nous agite ; il y a de quoi devenir fou sous ce feu d'artillerie.

Ces tranchées de la Champagne ont acquis, parmi les soldats allemands, un renom sinistre. Tel endroit, où le bombardement atteignait une effrayante intensité, fut baptisé : la Chaudière des Sorciers.

Aujourd'hui, nous avons 90 hommes hors de combat, dont 40 tués. Le défilé des blessés est continu. Nous occupons la Chaudière des Sorciers avec cette consigne : tenir jusqu'au bout ! Le régiment de la Garde que nous avons relevé y a laissé 115 tués et 340 blessés.

Même note dans la Gazette de Cologne, qui publie cette lettre d'un soldat allemand :

Je crois qu'il est impossible de décrire une attaque par l'artillerie française. Y être exposé pendant des heures, c'est pour moi la chose la plus terrible de la guerre. On reste simplement couché à l'endroit où l'on se trouve. Notre position a déjà été bombardée de telle façon qu'on ne pouvait voir ni les tranchées ni rien autre chose.

De l'autre côté de la barricade, on marque les coups avec joie. Un artilleur français écrit :

Si les Boches ne tombent pas tous fous

pendant cette campagne, ce ne sera pas notre faute.

Nous faisons, entre autres, un tir baptisé « tir d'épouvante ». Nos pièces étant soigneusement pointées et le tir soigneusement réglé, nous leur déclançons une moyenne de 40 à 80 obus explosifs entre 30 et 45 secondes, et cela par batterie.

Ils sont tellement affolés que, maintenant, on les attache les uns aux autres dans les tranchées. Les servants des mitrailleuses ont été attachés par le cou à leurs pièces.

Il n'y a là aucune exagération et, comme nous l'avons dit, la terreur des Allemands s'explique. Mais tout cela est réconfortant pour nous et quelles raisons d'espérer !

Przemysl a capitulé

C'est un gros succès pour les Russes qui, débarrassés de cet obstacle, vont pouvoir développer leurs opérations dans les Carpathes et dans la direction de Cracovie.

Les dernières nouvelles laissent prévoir la capitulation de Przemysl. Une sortie en masse, qui devait être une tentative désespérée, avait été repoussée avec des pertes énormes. Après une longue résistance, à laquelle on ne peut que rendre hommage, la garnison s'est rendue, le 22 mars, au matin.

L'événement a provoqué un grand enthousiasme dans toute la Russie. Un Te Deum d'actions de grâces a été célébré au quartier général en présence de l'Empereur, du généralissime, grand-duc Nicolas, et de tout l'état-major.

A Petrograd une importante manifestation a eu lieu sur la perspective Newsky. Une foule énorme a parcouru l'avenue en chantant l'hymne national.

Przemysl était une place forte formidablement organisée. Toutes ses défenses étaient récentes, et elle était abondamment pourvue d'artillerie lourde et de tous les ouvrages les plus modernes. Les Autrichiens avaient prévu le rôle qu'elle devait jouer dans la guerre actuelle.

Au point de vue des opérations ultérieures, son importance était considérable, car Przemysl est situé au carrefour des routes qui conduisent de Galicie en Hongrie, par les cols des Beskides, et en Silésie. La voie ferrée de Bucarest à Berlin, par Lemberg et Cracovie, y traverse le San.

Au point de vue commercial, Przemysl est le grand entrepôt de la région des mines de pétrole.

La prise de cette ville assure donc aux Russes des avantages stratégiques très sérieux ; elle aura aussi une répercussion dont on peut attendre d'heureux résultats dans toute l'Europe orientale.

Faits de guerre

DU 19 AU 23 MARS

Dans la région d'Arras, sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette, l'ennemi a dirigé, dans la soirée du 20 mars, une violente contre-attaque contre les tranchées conquises par nous les jours précédents et a réussi à en occuper quelques parties. Le 21 mars, nous avons repris le terrain perdu, sauf un élément de tranchée d'une longueur de 10 mètres, qui est resté entre les mains de l'ennemi, et nous nous y sommes maintenus depuis.

Dans la région d'Albert, à la Boisselle, l'ennemi, après un violent bombardement, a tenté, dans la nuit du 19 au 20 mars une attaque qui a été repoussée et lui a coûté des pertes sensibles. Sur le même point, la guerre de mines continue avec activité ; le 21 mars, nous avons fait sauter une galerie et nous avons occupé la plus grande partie de l'entonnoir.

Sur le front de l'Aisne, la lutte d'artillerie continue avec une grande intensité ; l'ennemi, impuissant contre nos batteries, s'en prend à la ville de Soissons qui a été de nouveau bombardée le 21 mars ; 27 obus sont tombés sur la cathédrale, bien que, contrairement aux assertions allemandes, aucun observatoire n'ait jamais été établi sur ce monument, que le drapeau de la Croix-Rouge n'y ait jamais été arboré ; les dégâts sont considérables.

Reims a également reçu une cinquantaine d'obus dans la même journée du 21 mars. Le lendemain, un avion allemand a jeté des bombes sur la ville et fait trois victimes dans la population civile.

En Champagne, le 19 mars, l'ennemi après avoir violemment bombardé nos positions en avant de la cote 196, au nord-est de Mesnil, a prononcé une attaque d'infanterie qui a été repoussée avec de grosses pertes. Il n'a pas mieux réussi dans la nuit du 19 au 20, où il a lancé une contre-attaque à l'ouest de Perthes. Dans la journée du 20, notre artillerie a pris sous son feu un rassemblement qui a beaucoup souffert ; le soir, nous avons réalisé quelques progrès à l'est de la cote 196. La journée du 21 a été marquée par une lutte d'artillerie très vive, sans attaque d'infanterie. Le 22, nous avons réalisé de nouveaux progrès à l'est de la cote 196.

En Argonne, vers Bolante, l'ennemi a bombardé assez violemment nos positions dans la journée du 20, mais son infanterie ne s'est pas montrée. Près de Bagatelle, nous avons infligé, le 21, à l'ennemi, de sérieux échecs ; nous avons fait exploser trois mines et deux de nos compagnies ont enlevé d'assaut une tranchée ennemie, où elles se sont maintenues malgré une forte contre-attaque ; à 500 mètres de là, l'ennemi a, de son côté, fait exploser deux mines, bombardé nos tranchées et s'est précipité à l'at-

attaque sur un front de 250 mètres; après un corps à corps très chaud, il a été rejeté, malgré l'arrivée de renforts et obligé de se replier: pris sous le feu de notre artillerie pendant sa retraite, il a subi de grosses pertes. Le lendemain, l'ennemi a contre-attaqué violemment à deux reprises pour reprendre le terrain perdu; il a été complètement repoussé.

Sur les Hauts-de-Meuse, aux Eparges, nos progrès ont continué. Le 20 mars, nous nous sommes emparés de la plus grande partie de la position allemande dont l'attaque avait commencé le 18. A trois reprises, l'ennemi a contre-attaqué sans pouvoir rien regagner, laissant de nombreux morts sur le terrain. Nous avons fait des prisonniers. Dans la journée du 21, nous avons conservé le terrain conquis et repoussé deux violentes contre-attaques en infligeant à l'ennemi de fortes pertes. Le 20 mars, au bois Bouchot (au sud des Eparges), nous avons repoussé une contre-attaque.

Le 20 mars, en Woëvre, au bois de Mortmare, notre artillerie a détruit un blockhaus et fait exploser plusieurs caissons et dépôts de munitions. Au bois Le Prêtre, nous avons réalisé quelques progrès. Il en a été de même en Lorraine, au nord de Badonviller.

Dans les Vosges, le 20 mars, de très violentes attaques allemandes nous ont obligé à évacuer momentanément le petit et le grand Reichackerkopf. Le 21, nous avons contre-attaqué, repris le petit et préparé l'assaut du grand. Le combat continue.

LA GUERRE AÉRIENNE

L'aviation française a activement et utilement riposté au raid impuissant des zeppelins sur Paris, dans la nuit du 20 au 21.

En Belgique, dans la journée de dimanche, 20 obus ont été lancés sur l'aérodrome de Gits, sur la voie ferrée et sur les stations de Lichterfelde et de Bessen.

Un avion a été poursuivi jusqu'à Roulers à coups de carabine. Dix obus de 90 ont été lancés sur la gare de Merkem et sur celle de Wyfvege.

Plus au sud, près de la Bassée, la chasse a été donnée à deux avions ennemis, qui ont été obligés de rentrer dans leurs lignes. La gare de Roye a été efficacement bombardée. Dans la vallée de l'Aisne, un avion a été mis en fuite par deux de nos avions.

En Champagne, 500 flechettes ont été lancées sur un ballon captif allemand, plusieurs obus sur la gare de Ba ancourt et sur les batteries ennemies de Brimont et de Vailly. Un avion allemand a été pourchassé au nord de Reims.

En Alsace, le sergent Faize, pilote, et le lieutenant Moreau ont abattu un avion sur la voie ferrée à l'ouest de Colmar. Six obus ont été lancés sur la gare de Cernay. Les casernes de Mulheim et la gare d'Altkirch ont été efficacement bombardées.

Dans la journée de lundi nous avons bombardé en Belgique la gare de Staden, près de Roulers, et divers cantonnements. Plusieurs obus ont été lancés avec succès sur le champ d'aviation de la Bruquette près de Valenciennes.

Dans la région de l'Aisne, les casernes de la Fère, les gares d'Anizy, Chauny, Terguier et Coucy-le-Château ont été atteintes par nos avions.

En Champagne, le champ d'aviation et les dépôts de munitions de Pont-Favergé ont reçu de jour et de nuit plusieurs obus de 90. — La gare de Conflans-Jarny et les voies avoisinantes ont été bombardées (40 obus). L'efficacité du bombardement a été constatée.

Les casernes et la gare de Fribourg-en-Brisgau ont reçu huit obus.

RUSSIE

Officiel. — Les troupes russes se sont emparées de Memel, ville importante de la Prusse orientale.

S'avançant ensuite de Tauroggen, elles ont repoussé les Allemands et ont occupé Langzarguen. Elles ont fait des prisonniers et pris des munitions et du matériel du génie.

Sur les autres secteurs du front, du Niemen

à la Vistule, il n'y a pas de modifications importantes.

Dans les Carpathes, on signale des combats acharnés sur les routes conduisant vers Bartfeld, dans la vallée de l'Ondava, à Laborez, près du col de Loupkoff et sur la rive gauche du San supérieur.

Nos troupes continuent à progresser avec succès, se frayant un passage à coups de fusil et à l'arme blanche.

Dans la journée du 21 mars nous avons fait 2,500 prisonniers, dont 50 officiers et nous avons pris quatre mitrailleuses.

Dans la direction de Mourkatch, des colonnes serrées d'Allemands ont attaqué nos positions de Rossokatch, d'Oravatchik et de Kozionvka; mais partout elles ont été repoussées par notre feu et ont subi des pertes très importantes.

Dans la Galicie orientale, violente tempête de neige.

Après avoir tenté une sortie désespérée dans la nuit du 21 mars, la garnison de Przemyśl a capitulé le 22.

DANS LES DARDANELLES

Après une période d'une dizaine de jours employée à la destruction des mines dans le vestibule des Dardanelles, les flottes alliées ont procédé le 18 mars à une attaque générale des forts du goulet de Chanak.

A 10 heures 45, le *Queen-Elizabeth*, l'*Inflexible*, l'*Agamemnon* et le *Lord-Nelson*, bombardèrent les forts Tekeli, Namazieh et Hamidieh, pendant que le *Triumph* et le *Prince-George* s'engageaient avec les batteries de Suandéré, de Dardanus et de la pointe Kephéz.

Les obusiers et les canons de campagne turcs ouvrirent un feu violent sur les navires.

A midi vingt, la division française, composée du *Suffren*, du *Gaulois*, du *Charlemagne* et du *Bouvet*, se porta en avant et s'engagea avec les ouvrages à courte distance. Les forts de Kild-Bahr et le fort Hamidieh ripostèrent d'abord vigoureusement, mais leur feu fut peu à peu éteint par celui des dix cuirassés, qui furent tous plus ou moins atteints dans cette phase de l'action. A une heure vingt-cinq, tous les forts avaient été réduits au silence.

Le *Vengeance*, l'*Irresistible*, l'*Albion*, l'*Océan*, le *Swiftsure* et le *Majestic* vinrent alors relever les six cuirassés anglais engagés jusque-là.

Comme la division française, dont l'action à courte portée avait été très brillante, sortait du goulet, le *Bouvet* toucha une mine dérivante. Une explosion formidable s'en suivit et le bâtiment coula en trois minutes, au nord d'Aren-Keui.

A deux heures trente-cinq, les cuirassés de relève reprirent l'attaque des forts qui répondirent de nouveau.

A quatre heures dix, touché par une mine, l'*Irresistible* prit une forte bande et, à cinq heures cinquante, il coulait en eau profonde.

A six heures cinq, l'*Océan* fut également atteint par une mine et coula.

On réussit à sauver la presque totalité des équipages de ces deux bâtiments. Il n'en fut malheureusement pas de même pour le *Bouvet* en raison de la soudaineté de sa disparition. A l'heure actuelle, le nombre des survivants connus est de 65.

Le *Gaulois* et l'*Inflexible* ont été endommagés par le feu de l'artillerie ennemie.

Le bombardement et les opérations de dragage des mines cessèrent à la nuit tombante.

Le mauvais temps a empêché les jours suivants les reconnaissances d'avions qui permettraient de se rendre compte des dégâts causés aux ouvrages.

Les cuirassés *Queen* et *Implacable* ont quitté l'Angleterre pour remplacer les deux cuirassés coulés.

Du côté français, le *Henri-IV* qui stationnait sur la côte de Syrie a reçu l'ordre de se rendre aux Dardanelles où il prendra la

place du *Bouvet* tandis que le *Jauréguiberry* remplacera momentanément le *Gaulois*.

INFORMATIONS NAVALES

— Le vapeur britannique *Blue-Jacket* a été coulé par un sous-marin allemand au large de Beachy-Head, le 18 mars à 17 heures.

— Le vapeur anglais *Cairnlorr* a été torpillé par un sous-marin allemand au large de Newhaven, le 21 mars vers 16 heures. On a essayé de le remorquer au port, mais il a coulé. L'équipage a été sauvé.

— Pendant la semaine qui vient de s'écouler, plusieurs bâtiments de commerce anglais et français ont été attaqués sans succès par les sous-marins allemands.

NOUVELLES MILITAIRES

Le ministre de la guerre aux armées. — Le ministre de la guerre s'est rendu aux armées lundi dernier.

En cours de route, il a inspecté un bataillon du 122^e territorial qui arrivait dans le camp retranché, venant du Midi.

Le ministre a trouvé la troupe en fort bon état matériel et moral.

M. Millerand a visité les quartiers généraux et le front des corps en position au nord-ouest de Reims, ainsi que les services de ravitaillement et d'hospitalisation.

Il a ensuite poussé jusqu'à Reims, parcouru la ville et vu la cathédrale.

Congés et permissions. — Une circulaire du ministre de la guerre règle l'octroi des congés et permissions.

Tous les congés, autres que les congés de convalescence, sont supprimés pendant la durée de la guerre.

Les congés de convalescence ne peuvent être accordés qu'aux militaires sortant des hôpitaux-dépôts de convalescents de la zone de l'intérieur.

Le séjour dans les autres formations sanitaires ne peut, en aucun cas, donner lieu à des propositions pour congé de convalescence.

Aucune permission ne peut être accordée dans la zone des armées, sauf dans des cas très exceptionnels sur lesquels le général commandant en chef se réserve de statuer.

Indépendamment des permissions pour faciliter la vie économique du pays, qui ne sont accordées que sur les ordres du ministre, et à des dates déterminées, les permissions que peuvent obtenir les militaires dans la zone de l'intérieur sont strictement limitées, savoir :

1^o Permissions de vingt-quatre heures, accordées les dimanches et jours fériés, dans des proportions très restreintes, et à titre d'encouragement;

2^o Dans des cas tout à fait exceptionnels (événements de famille importants, obsèques, etc.), permissions d'une durée strictement limitée à la cause les ayant motivées;

3^o Permissions d'une semaine, accordées aux militaires « évacués du front » pour blessure ou maladie, à leur sortie « des hôpitaux-dépôts de convalescents » avant qu'ils rejoignent le dépôt de leurs corps. Ces permissions, qui ne seront jamais prolongées ni renouvelées avant le départ de leurs bénéficiaires sur le front, doivent être considérées comme un droit, sauf en cas de force majeure ou de punition grave.

Au recrutement de la Seine. — Le colonel Raine qui dirigeait le bureau central de recrutement de la Seine, rue Saint-Dominique, vient d'être réintégré dans l'infanterie et chargé de missions importantes. Il est remplacé par le lieutenant-colonel Douaze, nouvellement promu, qui appartient au recrutement de la Seine depuis de longues années. Le commandant Sarraïl, adjoint au colonel commandant le recrutement de la Seine, est nommé lieutenant-colonel et maintenu à son poste.

Pour le battage des récoltes. — En vue de faciliter l'exécution des battages dans les régions où cette opération n'est pas encore terminée, le ministre de la guerre décide que les généraux commandant les régions territoriales auront qualité pour accorder jusqu'à nouvel ordre des sursis d'appel aux hommes des réserves, qui exercent la profession d'entrepreneur de battage ou de mécaniciens de machines à battre, déjà incorporés et présents dans les dépôts, ainsi qu'à ceux d'entre eux qui n'ont pas encore été appelés.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Comme La Tour d'Auvergne. — Nous avons annoncé la mort au champ d'honneur de M. Collignon, ancien préfet, ancien secrétaire général de la présidence de la République, engagé volontaire au 46^e d'infanterie, le régiment de La Tour d'Auvergne.

Il a été décidé que le 46^e lui rendrait les mêmes honneurs posthumes qu'à La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France. Voici la note publiée à ce sujet :

Le 46^e régiment d'infanterie, illustre par le souvenir de La Tour d'Auvergne, vient de perdre un soldat dont il était fier.

Le conseiller d'Etat Collignon, ancien préfet, ancien secrétaire général de la présidence de la République, âgé de cinquante-huit ans, s'était engagé au 46^e régiment.

Il avait refusé le galon de sous-lieutenant et avait fait toute la campagne comme simple soldat.

Le colonel lui avait confié la garde du drapeau et tous avaient à voir auprès des trois couleurs, ce trouper à barbe blanche qui portait sur sa capote la rosette rouge.

Le 16 mars, à Vauquois, le régiment occupait le village bombardé. Les hommes avaient cherché un abri dans les caves des maisons en ruines.

Sous la pluie des obus, Collignon sortit pour aller porter secours à un soldat blessé.

Un éclat d'obus l'atteignit à la carotide et il mourut presque aussitôt.

Il a été enterré le 18 mars à Aubreville. Tous ses compagnons d'armes ont pleuré sa mort.

Afin de commémorer le souvenir de Collignon, non moins glorieux que celui du premier grenadier de France, son nom aux appels du 46^e régiment suivra le nom de La Tour d'Auvergne. Selon la tradition, il sera répondu : « Mort au champ d'honneur ».

Les sympathies norvégiennes. — Un professeur de l'université nouvelle de Bruxelles a reçu d'une Norvégienne, dont le mari occupe à Christiania une situation importante, une lettre dont nous détachons ce passage :

« La lecture des documents que vous nous avez envoyés, sur les atrocités commises par les Allemands en France et en Belgique, m'a rendu malade. J'avais des cauchemars; il me semblait, par moments, voir voltiger autour de moi les ombres des femmes souillées par les Barbares. J'avais envie de crier aux femmes de l'univers : « N'oublions pas le martyre de nos sœurs outragées ! » Je suis encore bouleversée. »

« Beaucoup chez nous s'accusent d'avoir trop aimé l'Allemagne et méconnu la belle et noble France, qui se montre maintenant dans toute sa splendeur. Toutes les sympathies vont vers elle et l'admirable Belgique. Et cependant, l'Allemagne fait plus pour répandre la calomnie que la France pour la réfuter. »

« Avant-hier, nous avons dîné chez des amis; on a fait un peu de musique. M^{lle} W..., que vous connaissez, a chanté, avec sa voix vibrante, la *Marseillaise*, en français; tout le monde était debout, et beaucoup avaient les yeux mouillés. Je connais des mamans qui mettent des rubans aux couleurs françaises et belges dans les cheveux de leurs petites filles... Je ne suis pas catholique, mais après la guerre j'irai m'agenouiller sur les ruines de la cathédrale de Reims... »

Cette lettre constitue un précieux témoignage de sympathie à l'égard de notre pays.

Lieutenant von Wedel. — Les journaux ont publié le texte d'une dépêche adressée par le kronprinz à sa femme, au commencement de septembre, et où se trouvait cette phrase : « Wedel a été tué. »

Qui était donc ce Wedel? C'était, a-t-on dit, un fils naturel de Guillaume II, qui l'avait eu, au temps de sa jeunesse, d'une certaine comtesse Bénard, vague divette. Du moins elle lui assura que l'enfant était de lui et, comme elle possédait une collection de lettres très suggestives qu'il lui avait adressées, elle le fit copieusement chanter dès son avènement au trône impérial. Le comte Philippe de Wedel, un frère aîné de l'ambassadeur qui devint plus tard statthalter d'Alsace-Lorraine, s'associa à ce chantage, en épousant l'ex-divette et en légitimant le fils. Toute la famille de Wedel s'intéressa vivement

Le siège de Bitché

(7 août 1870—27 mars 1871)

Nous avons vu récemment, à la gare d'Albi, le colonel Teyssier, à qui le général Joffre a remis, au début de la guerre, le grand cordon de la Légion d'honneur.

Teyssier a aujourd'hui quatre-vingt-quatorze ans. Il fut, en 1870-1871, le vaillant et heureux défenseur de Bitché.

Au nord de l'Alsace, comme Belfort au sud, Bitché résista jusqu'à la fin de la guerre. C'est seulement le 27 mars, à midi, que, sur l'ordre de la République française, le drapeau français cessa de flotter sur le fort de Bitché. Le dernier convoi partit, encadrant les blessés et les canons.

Quelle magnifique leçon de fermeté et d'opiniâtreté triomphales Teyssier donne aux soldats qui repoussent aujourd'hui l'invasion! Certes, il les a vus partir avec un regret profond, non pour eux, mais pour lui. Il voudrait pouvoir les suivre.

— Ah! s'écrie-t-il, si j'avais encore mes soixante-dix ans!

Dans ses yeux a brillé une larme qu'il essuie, en disant : « Je ne me connaissais pas ce vilain sentiment-là. »

— Lequel donc?

— L'envie.

Le glorieux défenseur de Bitché rappelle pour nous ses souvenirs.

Bitché est placée sur une hauteur. Elle se trouve à l'intersection des routes conduisant à Deux-Ponts, à Wissembourg, à Strasbourg, à Phalsbourg, à Metz.

La garnison se composait d'un bataillon du 86^e, de 250 artilleurs de réserve, de 225 douaniers, de 200 gardes mobiles bitchois, de 30 gendarmes. Ajoutez-y un millier d'hommes débâchés, blessés, malades, venant en partie de l'armée de Mac-Mahon à Frœschwiller, réfugiés sous les murs de la place et appartenant à 72 unités différentes. Ce sont ces éléments disparates que l'âme du chef va fondre et forger pour en faire une armée invincible.

Il organise le 54^e régiment de marche. En ses dix compagnies de 160 hommes, on trouve tous les costumes : uniformes de zouaves, de chasseurs à pied, de cuirassiers démontés, blouses et paletots de volontaires, presque tous en haillons. Là-dessous, des cœurs.

Quel refrain choisira la musique du régiment? Le refrain des *Gueux*, de Béranger. Au début du siège, dans les magasins du château fort, on avait trouvé une caisse pleine de vieux instruments de musique.

— Ces cuivres, avait dit Teyssier, feront peut-être d'aussi bonne besogne que le bronze des canons. Il demanda des musiciens de bonne volonté. On en trouve toujours en France. Entre deux sorties sanglantes, des concerts publics retentissaient, et la grosse caisse rendait au bombardement coup pour coup.

L'Allemagne savait par ses espions que Bitché ne possédait aucune espèce de ressources et que les canons de ses remparts dataient du siècle dernier : sur 53 pièces, 17 seulement pouvaient rendre de réels services. Elle comptait bien enlever la place du premier coup. Mais Teyssier fit remettre en état les armements, disciplina et arma ses hommes. Le pain et le sel manquaient, mais la poudre ne manquait pas.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le colonel Teyssier, tout ira bien. Qu'est-ce qu'il faut de plus à des Français?

Le 7 août, au lendemain de Frœschwiller, lorsqu'un parlementaire allemand somma la place de se rendre, il répondit :

— Oh avez-vous vu que des Français se rendent sans combattre? Je ne vous retiens

à l'affaire et en tira profit. L'enfant du péché fit deux années d'études au petit séminaire de Nîmes, en 1896-1897. La comtesse a raconté toute l'aventure dans ses mémoires, qui furent d'ailleurs râlées en librairie, soit par la famille impériale, soit par la famille Wedel.

On a prétendu aussi que le Wedel tué était un certain Widigo von Wedel, aide de camp et ami du kronprinz, qui accompagna l'héritier du trône et sa femme dans leur voyage en Egypte. C'est possible. Mais la première version a le mérite du romanesque!

Une visite à nos bureaux. — Nous avons reçu une aimable visite, celle d'un de nos confrères de la *Presse*, venu nous interviewer pour donner aux lecteurs de son journal des renseignements précis sur l'organisation de nos services, la rédaction, le tirage et la distribution du *Bulletin des armées*.

L'article de notre confrère a paru dans le numéro de la *Presse* de dimanche dernier. Il était illustré de charmants croquis, dus au crayon du dessinateur bien connu José Belon. L'un de ces dessins représente la lecture du *Bulletin* dans la tranchée : deux poilus, qui ne sont pas de service aux créneaux, parcourent ensemble le dernier numéro, à quelques pas de l'officier, qui lit son exemplaire. L'autre dessin montre les rédacteurs du *Bulletin*, installés à leur table de travail.

Nous remercions la *Presse* d'avoir publié l'article et les croquis.

« On reçoit de 4 à 6... » — Un officier rentré du front galicien raconte que, dans une tranchée, les Russes ont créé un bureau militaire unique dans son genre. Ils se trouvaient nez à nez avec l'excavation des Autrichiens et profitent de cette proximité pour les narguer. Malgré tout, les Autrichiens venaient par dizaines tous les jours se présenter à la tranchée russe pour se constituer prisonniers. Les Russes se dirent qu'on devait mettre un peu d'ordre dans ce va-et-vient et ils décidèrent d'organiser un « service d'inscription des ennemis qui se rendent » dans une case, construite en bois, à laquelle on colla cette pancarte :

« Bureau pour la réception et l'inscription des prisonniers. Ceux qui veulent se rendre doivent se présenter de quatre à six heures de l'après-midi. Les heures de bureau passées, aucun prisonnier ne pourra plus être reçu. »

Le lendemain, de quatre à six heures, on faisait queue.

« **Lapins longs** »... — Les « terribles » du... régiment d'infanterie, cantonné dans une région particulièrement giboyeuse, entre Paris et le front, estiment sans doute que l'habituelle « cuisine du trouper » n'est pas suffisamment variée et ils ont, en catimini, ajouté à leurs *frichis* ordinaires quelques plats de viande supplémentaires. Ces plats, dont le fumet excitait d'ailleurs l'appétit le plus rebelle, figuraient généralement sur leurs menus sous le nom de :

Lapins longs.
Poulet faisandé.
Cabri de forêt.

Leurs « lapins longs », de nuance rousse, ont en effet, les pattes de derrière beaucoup plus longues que celles de devant, et leurs « poulets faisandés » se distinguent par de magnifiques plumages où le bleu, le violet se jouent à travers les tons ardents de l'or et des feuilles d'automne.

César Champaubert. — Ce jour-là, le mot était César Champaubert...

A la nuit tombante, un officier arrive à cheval sur la route. Le factionnaire — un G. V. C. — croise la baïonnette et prononce les paroles sacramentelles :

— « Avance au ralliement... »
— L'officier approche.
— Le mot? demande le territorial.
— Champaubert.
— Le mot? insiste le brave homme.
— Champaubert!... crie plus fort le lieutenant...

— Oui, Champaubert!... hurle le garde-voie. Mais il faut nous dire aussi le prénom...

Après tout, il existe peut-être dans quelque petite ville, un honnête citoyen français qui s'appelle César Champaubert.

plus, monsieur, et même je vous prie instamment de ne pas revenir.

Dix mille Bavares et Wurtembergeois investissent la ville qui, le 8 août, est bombardée pour la première fois. Vingt-cinq pièces de gros calibre ouvrent le feu. Pas une défaillance dans les âmes. L'hôtel de ville est en cendres. Sur 390 maisons, 250 sont détruites. Pendant que leurs toits embrasés croulent autour d'eux, les Bitchois n'ont qu'un appel sur les lèvres : « Des armes ! »

Des grand'gardes continuelles veillent, malgré la neige et le froid le plus rigoureux. Des patrouilles harcèlent l'ennemi. Des ouvrages extérieurs qui l'obligent à élargir ses lignes, ne cèdent que l'un après l'autre, très lentement.

En une journée de gloire touchante et de pleurs sacrés, le 15 mars, M. Lambertin, président de la commission municipale, remet au colonel, devant les troupes rassemblées, un drapeau sur lequel les jeunes filles avaient brodé ces mots : « La ville de Bitche à ses défenseurs, août 1870-mars 1871 ». Dans un ordre du jour, Teysier dit à ses soldats :

« Ce drapeau, glorieux témoignage de votre courage et de votre patience pendant les huit mois de siège, sera présenté au chef de l'Etat, auquel je demanderai qu'il soit déposé au musée d'artillerie, jusqu'au jour où il pourra être rapporté ici par une armée française. C'est un gage que la France voudra restituer un jour à une population si malheureuse, sur laquelle le joug de l'étranger va s'appesantir. »

Ce drapeau se trouve aujourd'hui au musée des Invalides. Bientôt, l'héroïsme de nos soldats le fera flotter sur le fort de Bitche, France.

EMILE HINZELIN.

Comparaison

La vie en Allemagne devient de moins en moins aisée. Un correspondant du journal anglais le *Standard* écrit, le 8 mars :

Les mesures prises par la censure allemande deviennent très rigoureuses. Tout ce qui doit paraître ne peut être mis en circulation qu'après autorisation. Toutes les réunions publiques sont interdites, sauf les cérémonies religieuses, et sous condition qu'on n'y fasse que prier. Elles ne peuvent avoir lieu qu'en présence de la police, qui a ordre de les arrêter immédiatement s'il y est fait la moindre critique sur le Gouvernement. Quatorze journaux socialistes ont été suspendus pour avoir critiqué les mesures prises relativement à la distribution de la nourriture.

Tous les autobus de Berlin sont arrêtés par suite du manque d'essence.

Le *Messaggero*, journal de Rome, publie, de son côté, le 9 mars, un long article de son correspondant de Berlin, indiquant les changements de l'opinion allemande :

« L'livresse du mois d'août dernier, dit le correspondant, a été suivie par un hiver de calme ; le désir d'accepter une paix honorable semble avoir succédé à la prétention d'imposer une paix durable et, peut-être, l'approche du printemps changera-t-elle cette paix honorable en une paix à tout prix. »

En revanche, les *Basler Nachrichten* du 12 mars consacrent un leader, dont l'impartialité est très remarquable pour cet organe germanophile, à l'état de l'opinion en France. Le journal bâlois constate l'optimisme dont fait montre la population parisienne et qui l'emporte aussi dans le reste du pays.

Cet optimisme, dit-il, s'explique par la conscience d'avoir arrêté définitivement l'invasion allemande, par l'arrivée des renforts anglais, la supériorité financière des alliés, la conviction d'une victoire décisive à Constantinople.

Le journal bâlois conclut en reconnaissant que le moral de la population civile comme celui de l'armée est excellent.

Scènes intimes.

François et Joseph

(La scène se passe au château de Schoenbrunn. Le feld-maréchal autrichien François, les pieds au feu, est sur le point de boire sagement son lait. Soudain, impérieuse, la sonnerie du téléphone retentit.)

FRANÇOIS (inquiète, du lait encore plein la bouche, s'empare en tremblant du récepteur).

Allo-lo... Le grand quartier général autrichien ? Qu'est-ce qu'il y a encore de cassé ? Quoi ! nous avons encore perdu la bataille ! (consultant l'horloge). Eh bien ! il est trois heures, nous pouvons encore en perdre une. Alors, attendez (il prend un sou et le jette en l'air). Pile ou face ? (ramassant le sou). C'est toujours pile ! Eh bien... reculez... reculez en bon ordre... si c'est possible... Avec les canons et les mitrailleuses... ça sera difficile ? Eh bien, laissez les canons et n'emmenez que les mitrailleuses... Ça sera difficile ?... Eh bien ! laissez les mitrailleuses aussi... (Entre l'aide de camp Joseph). Ah ! c'est toi, Joseph ? Eh bien ? la situation ?

L'AIDE DE CAMP JOSEPH. S'aggrave... le roi d'Angleterre parle même d'envoyer le prince de Galles ici...

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS. A Vienne que pourra... (Il s'effondre).

L'AIDE DE CAMP JOSEPH. Qu'est-ce qu'il y a, maréchal ? Vous avez la mine défaite ?

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS. Déboulonné-moi... Je vais avoir une attaque...

L'AIDE DE CAMP JOSEPH. Qu'est-ce qu'il y a encore ?... encore un nouveau désastre ?... Je croyais que vous les aviez tous prévus...

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS. Je ne pouvais pas prévoir celui-là... Ecoute, Joseph, c'est très grave... surtout ne le répète pas... nous sommes vainqueurs...

L'AIDE DE CAMP JOSEPH. Où ça ? C'est impossible...

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS (lui passant l'appareil). Si... si... écoute...

L'AIDE DE CAMP JOSEPH (écoutant et répétant tout haut). C'est vrai... Grande victoire autrichienne... 30,000 prisonniers...

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS. Mais comment vais-je les nourrir ?

L'AIDE DE CAMP JOSEPH. 500 drapeaux... 200 canons !

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS. Mais où vais-je les mettre ?

L'AIDE DE CAMP JOSEPH. 60 millions de fusils...

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS (sursautant). 60 millions... C'est impossible...

L'AIDE DE CAMP JOSEPH. C'est impossible !

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS. Eh bien ! qu'est-ce qu'on répond ?

L'AIDE DE CAMP JOSEPH. On répond : « Si tu trouves que c'est de trop 60 millions, fous-ye ce que tu voudras ! »

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS (rouge de colère). Qui est-ce qui est à l'appareil ? Ce n'est pas le grand quartier général ?

L'AIDE DE CAMP JOSEPH. Non... il dit que c'est l'agence Wolff...

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS (affalé). Reboultonne-moi... je vais avoir une contre-attaque...

L'AIDE DE CAMP JOSEPH. Nous sommes fichus, François !

LE FELD-MARÉCHAL FRANÇOIS. Nous sommes fichus, Joseph !

ENSEMBLE (dans les bras l'un de l'autre). Nous sommes fichus, François-Joseph !

(L'orchestre, en coulisse, joue l'exquise, la fameuse valse de la Wolf-Joyeuse. Le rideau, à l'instar de François-Joseph, baisse rapidement.)

ALBERT METZVIL.

La Décoration des généraux

Nous avons annoncé que le général Mannoury avait été décoré de la médaille militaire et le général de Villaret promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Voici les motifs que publie le *Journal officiel* du 23 mars et qui accompagnent ces décorations :

Général de division Mannoury, commandant une armée : exerce depuis le début de la campagne le commandement d'une armée avec la plus grande distinction. Après avoir pris une part des plus importantes à la bataille de la Marne, a montré, dans les opérations de l'Aisne, des qualités d'organisation et des aptitudes manœuvrières de premier ordre, jointes à la plus belle énergie morale et à une inlassable activité. Blessé grièvement en visitant les tranchées occupées par ses troupes.

Général de division de Villaret, commandant un corps d'armée : officier général de haute valeur, joignant à une culture générale des plus étendues, les plus solides qualités de fermeté, de décision et d'énergie. A brillamment commandé une division à la bataille de la Marne, a montré les plus belles aptitudes au commandement à la tête d'un corps d'armée. Blessé grièvement en visitant les tranchées occupées par ses troupes.

Deux Zeppelins sur Paris

Dans la nuit de samedi à dimanche, vers les trois heures du matin, deux Zeppelins ont survolé Paris. Le ciel était clair et limpide. Aucun vent ne soufflait. Les conditions étaient donc très favorables pour les aéronefs allemands, qui se proposaient sans aucun doute de semer la terreur et la mort dans Paris. Leur entreprise a piteusement échoué.

Les Zeppelins, qui venaient de la direction de Compiègne et descendaient la vallée de l'Oise, étaient quatre au départ. Deux d'entre eux ont été contraints de faire demi-tour avant d'arriver à Paris, l'un à Ecouen, l'autre à Mantes. Les deux autres, attaqués par l'artillerie de la défense, n'ont passé que sur les quartiers de la périphérie nord-ouest de Paris, et dans les régions voisines de la banlieue. Ils se sont éloignés rapidement après avoir lancé une vingtaine de bombes, qui tombèrent : à Paris, aux Batignolles, rue des Dames, aux Ternes, rue Théodore-de-Banville ; pour la banlieue, à Levallois, à Courbevoie et à Asnières.

Sept ou huit personnes ont été atteintes, une seule assez sérieusement.

Quant aux dégâts matériels, ils sont insignifiants. Plusieurs bombes ont éclaté dans des jardins : l'une est tombée dans l'île de la Grande-Jatte.

Les différents postes de défense ont ouvert le feu sur les aéronefs que les projecteurs ont constamment éclairés, et l'un des Zeppelins paraît avoir été atteint.

La population parisienne, prévenue, dans la nuit, de la visite de ces sinistres oiseaux, a été, comme toujours, parfaitement calme. Malgré tous les conseils de prudence qui lui avaient été donnés, il y avait beaucoup de monde aux fenêtres et aux balcons pour les voir passer.

Le matin, dès la première heure, le ministre de la guerre a envoyé un officier de son état-major pour examiner sur place les dégâts causés par les Zeppelins et lui en rendre compte.

Le Président de la République, accompagné de M^{re} Raymond Poincaré, a visité, dans les hôpitaux d'Asnières, de Courbevoie et de Levallois, les victimes des bombes allemandes.

Il s'est entretenu avec les six blessés, le soldat en permission Delannoy, les petites Maindrot, le jeune ouvrier Blondeau et les deux jeunes frères Bonnaire.

A la laïssé des offrandes aux hôpitaux et des secours aux familles des blessés.

Dans la soirée du 22, vers neuf heures, trois bombes ont été lancées sur Villers-Cotterêts et on a signalé un Zeppelin se dirigeant vers l'Ouest.

L'alarme a été donnée à Paris, où toutes les dispositions prévues ont été prises et où d'ailleurs les Zeppelins n'ont pas paru.

La fidélité des annexés

Les condamnations pleuvent, en Alsace...

Le conseil de guerre de Neuf-Brisach a infligé deux ans et demi de travaux forcés au serrurier Isidore Mathomet, de Cernay, qui avait, en août dernier, tenu des propos subversifs, et trois mois de prison à une dame Hübler, de Mulhouse, qui avait accusé les soldats allemands de Cernay de souiller l'église et de voler. Le cordonnier Joseph Koenig, de Mulhouse, qui ne fait pas mystère de ses sympathies françaises, s'en tire avec deux mois de prison.

Dans une missive adressée à son frère, l'agriculteur Auguste Meyer, d'Ottmarsheim, s'était étonné du silence gardé par les journaux allemands au sujet des graves pertes subies par les Allemands aux combats de Thann et de Cernay. Il souhaitait, en outre, que « la guerre se terminât et que vint un autre gouvernement ». La lettre a été saisie et M. Meyer a été condamné à un mois de prison pour germanophilie.

Dans sa dernière séance, le conseil de guerre extraordinaire de Strasbourg n'a pas jugé moins de 76 personnes, accusées de s'être livrées à des manifestations anti-allemandes, etc. Signalements le cas d'une jeune fille de dix-huit ans, M^{lle} Renée Boehler, de Molshheim, qui a été condamnée à un mois de prison pour avoir, sur une carte postale, traité les Allemands d'une manière désobligeante et dit qu'il était défendu en Alsace d'écrire la vérité.

Le mécanicien Dietsch et M^{me} Ehrhardt, aubergiste, à Erstein, ont exposé dans un local public un vieux numéro de la revue satirique alsacienne *Dur's Elsass* et ont lu à haute voix, puis copié à plusieurs exemplaires un poème paru dans cette revue et jugé offensant pour les Allemands. Ils ont été condamnés chacun à huit mois de prison.

Le conseil de guerre extraordinaire de Sarrebruck n'a pas chômé non plus. Il a notamment infligé sept mois de prison à un menuisier de Sarreguemines, qui n'avait pas jugé bon de se réjouir avec ses camarades des succès des troupes allemandes. Il a condamné à trois mois de prison un ouvrier de Forbach, pour germanophilie.

EN ZIG-ZAG

M. de Brissac, chambellan de l'impératrice Joséphine, se présenta un jour devant elle avec les insignes d'un ordre de nouvelle création, où étaient figurés le lion de Cassel, le cheval de Brunswick, le dragon de Danemark, et d'autres emblèmes empruntés au règne animal :

« Bon Dieu, s'écria naïvement l'impératrice, il n'y a donc que des bêtes dans cet ordre-là ? »

La journée des métaux à Berlin :

Un agent de police amène un passant devant le fonctionnaire chargé de recueillir les métaux apportés.

— Pourquoi arrêtez-vous ce type-là ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Kommandant, il a une santé de fer, une voix cuivrée, des dents aurifiées et les pieds nickelés...

Le freiherr von Bissing, gouverneur de la Belgique, signe chaque matin d'innombrables avis et proclamations en « français ».

Citons un échantillon de cette prose, affichée entre Liège et Namur par un commandant d'étapes pour inviter les habitants à rentrer chez eux le soir et à respecter les troupes :

« Au crépuscule chacun doit rentrer en soi-même (!). »

« Les habitants doivent respecter les troupes passantes et les singuliers soldats allemands. »

En effet, même au pluriel, ce sont des soldats bien « singuliers » !

On ferait plutôt du vin muscat avec du verjus qu'un brave homme avec un Prussien. (Duc de Rovigo).

Chansons militaires.

NOURRITURE BOCHE

Air : Ah ! ah ! ah ! ah !
Ça fait toujours plaisir.

Les grands chimistes Boches
Ont fini par trouver
Au fond de leurs caboches
Un truc pour bien bouffer ;
En nourriture fine
Ils vont tout convertir...
Aux bons pèr' de famine
Ça fait toujours plaisir,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ça fait toujours plaisir.

Du chiendent ils vont faire
Du blé, des pains bouloches ;
De la rhubarbe amère
Des pois, des haricots ;
L'ortie ou longue ou brève
N'a qu'à bien se tenir :
Elle deviendra fève.
Ça fèr' toujours plaisir,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ça fèr' toujours plaisir.

L'encre maussade et sale
En lait blanc va tourner ;
Le p'tit Bochon qui chiale
Pourra biberonner ;
Des beaux coléoptères
Les pattes vont finir
En pât's alimentaires :
Ça fait toujours plaisir,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ça fait toujours plaisir.

Les pierres et les briques
Deviendront des babas ;
De la crotte des biques
On fra des chocolats ;
Même si son arôme
Continue à sévir,
Qu'on en flanque à Guillaume,
Ça fait toujours plaisir,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ça fait toujours plaisir.

Les estomacs débiles
Peut-être trouveront
Ces produits pas faciles
Comme digestion...
Si donc la camelote
Leur donne à réfléchir,
Entr'eu qu'ils se boulochent,
Ça nous fera plaisir,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ça nous fera plaisir.

ANDRÉ ALEXANDRE.

LA CUISINE DU TROUPIER

Soupe aux pommes de terre.

Pour une ration de quatre hommes, éplucher et laver une livre environ de pommes de terre, les couper en tranches régulières.

Eplucher et couper en tranches minces 4 ou 5 oignons.

Faire chauffer, dans la marmite, environ 2 cuillerées de saindoux ; ajouter les oignons, faire revenir cinq minutes en remuant avec une cuillère. Mettre les pommes de terre et faire encore revenir deux minutes en remuant également avec la cuillère.

Ajouter 3 litres d'eau, saler (une forte cuillerée) et laisser cuire à petite ébullition pendant 20 minutes.

Verser la soupe dans les gamelles où l'on aura mis le pain coupé en tranches.

Paris charitable

Paris, qui est toujours bienfaisant, a multiplié ses œuvres charitables depuis la guerre. Il ne s'est plus préoccupé de l'accueillir et de soigner nos braves soldats blessés, de venir en aide aux familles des combattants et de secourir les malheureux réfugiés.

D'abord les hôpitaux militaires (le Val-de-Grâce, Villemin, Bégin et Larrey) se sont annexés, tant à Paris même que dans la banlieue, de nombreux hôpitaux complémentaires : le premier, 17 ; le second, 15 ; le troisième, 6 ; le quatrième, 13, et ils ont réuni ainsi un total de plus de 5,700 lits.

C'est à cette organisation hospitalière de l'Etat que les trois sociétés de la Croix-Rouge, la Société française de secours aux blessés militaires, l'Association des dames françaises et l'Union des femmes de France, ont apporté, dès le début des hostilités, leur aide inappréciable.

La Société française de secours aux blessés militaires (fondée en 1864) a installé, à Paris et aux environs, 105 hôpitaux auxiliaires, comprenant 5,417 lits.

L'Association des dames françaises (fondée en 1879) a installé 93 hôpitaux, comprenant 4,467 lits.

L'Union des femmes de France (fondée en 1881) a installé 101 hôpitaux auxiliaires comprenant 4,742 lits.

Le total des lits entretenus à Paris et aux alentours par ces trois sociétés privées s'élève à 14,306. Ce chiffre en dit plus que n'importe quel éloge.

Les Sociétés de la Croix-Rouge ne se sont pas bornées, d'ailleurs, à aménager des hôpitaux — dont quelques-uns sont des hôpitaux-écoles — et à soigner les blessés. Elles distribuent, à Paris même, des secours à des familles de mobilisés, et elles envoient aux soldats des vêtements, des lits, des couvertures, des médicaments. Elles ont fondé des « permanences », des services de renseignements, des ouvroirs, et, sur le territoire du gouvernement militaire de Paris, des infirmeries ou des cantines de gare, société de secours aux blessés a créé, côté de ses 65 ouvroirs, un bureau pour l'agence des prisonniers de guerre, une œuvre du vêtement du prisonnier de guerre, un vestiaire des réfugiés et une œuvre des jeux du soldat.

L'assistance publique, de son côté, a mis, dans 19 hôpitaux, 3,374 lits à la disposition des blessés. Il y a 3,429 lits dans les « hôpitaux-dépôts » et 711 aux trois dépôts d'éclapés.

L'œuvre d'assistance aux convalescents militaires a réuni 468 lits dans ses 19 établissements.

L'hôpital Pasteur et l'hôpital des Quinze-Vingts sont deux hôpitaux indépendants qui entretiennent 182 lits militaires.

Divers hôpitaux sont ouverts, selon les besoins, aux soldats belges. L'hôpital Albert-1^{er} (200 lits) et l'hôpital Vendôme (40 lits) leur sont consacrés.

Il y a pour les blessés anglais une infirmerie à la gare du Nord et un hôpital anglais de 40 lits à Levallois-Perret.

Les Américains de Paris, d'une générosité inlassable, ont créé à Paris, ou aux environs, plusieurs formations sanitaires. Ils ont fondé une ambulance de 500 lits, à Neuilly, au lycée Pasteur, et, en outre, deux maisons de repos pour infirmières, une ambulance mobile, un « cantonnement pour soldats français ».

La Croix-Rouge japonaise organise en ce moment même, à Paris, un hôpital de 150 lits pour les blessés alliés. Elle vient d'arriver ici avec 3 médecins, 2 chirurgiens, 2 pharmaciens, 2 interprètes et 25 infirmières. La

colonie russe de Paris, la colonie grecque, la colonie danoise ont fait don, chacune, d'un hôpital complémentaire ou auxiliaire. La colonie danoise a offert deux péniches-ambulances. La formation sanitaire de la Croix-Rouge sud-africaine, dotée de 100 lits et de 6 ambulances automobiles, est en voie d'organisation.

La presse parisienne — une vieille amie de la bienfaisance — a ouvert de nombreuses souscriptions en faveur des prisonniers de guerre ou des mutilés, et elle envoie journellement, sur le front, des dons considérables en espèces ou bien en nature.

Des dons sont aussi centralisés dans chaque municipalité, qui les fait parvenir par l'intermédiaire des œuvres spéciales ou les transporte directement au front.

A côté de ces grandes organisations publiques, des comités de tout genre, dans tous les coins de la capitale, s'occupent des combattants. En feuilletant la liste, on trouve, par exemple, les « Anciens » de tel ou tel régiment, la Tasse de Café, la Goutte de Café, les Amis de la classe, l'Orphelinat des Armées, la Maison du soldat, le Tricot du combattant, etc., etc. Dans le 7^e arrondissement, par exemple, que nous citons au hasard, ces œuvres sont au nombre de vingt.

Mais Paris a pensé aussi aux familles des mobilisés. Il s'est dépensé pour elles en œuvres de différentes sortes, qu'on peut classer ainsi : œuvres infantiles et maternelles ; œuvres d'alimentation ; ouvriers ; œuvres de placement ; dispensaires ; vaccinations, et œuvres diverses de secours telles que les Orphelins de la guerre, l'Orphelinat des armées, le Bon Feu, l'Aide mutuelle parisienne et la plus importante de toutes : le Comité du Secours National.

La liste de ces œuvres pour non-combattants est extrêmement longue (rien que les ouvriers et ateliers sont au nombre de 516). Chaque arrondissement a les siennes, et, par exemple, dans le 8^e, qui n'est pas plus favorisé que les autres, il y a (en dehors de 27 hôpitaux et de 24 œuvres pour les combattants) 5 œuvres infantiles ou maternelles (dont 2 garderies pour les enfants des mobilisés), 5 soupes populaires, 8 cantines pour femmes et enfants, 4 repas gratuits, 6 vestiaires, 50 ouvriers et 6 œuvres de placement !

Enfin, la sollicitude de Paris est allée aux réfugiés, venus soit de Belgique, soit de nos départements envahis.

Quatre offices privés de renseignements pour réfugiés se sont constitués sans retard. De plus, on a créé 40 permanences, presque toutes dotées de caisses de secours.

Elles sont aidées par 51 œuvres diverses de secours qui se dévouent chacune à sa façon.

En outre, les réfugiés peuvent s'adresser à 60 œuvres d'hospitalisation, 6 œuvres d'assistance par le travail, 23 vestiaires et 10 œuvres de placement. Paris ne les laissera manquer de rien.

Comme l'écrivait récemment M. René Valléry-Radot : « Enthousiasme, dévouement, telle est l'atmosphère où Paris ne cesse de vivre. Tandis que Paris laborieux continue sa tâche quotidienne, Paris bien-faisant prévoit déjà, après la guerre libératrice et la paix réparatrice, l'immense tâche qu'il aura à remplir pour les invalides, pour les veuves et pour les enfants sans père ».

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

Déclaration d'un général anglais

Un correspondant de l'agence Havas qui se trouve sur le front anglais a été reçu par un général qui, dans la hiérarchie de l'armée britannique, occupe un des grades les plus élevés. Ce général lui a fait, au sujet de la nouvelle armée anglaise, que prépare lord Kitchener, et de notre propre armée, les intéressantes déclarations que voici :

La nouvelle armée anglaise.

« Les officiers de cette armée sont des étudiants d'Oxford et de Cambridge, des fils de docteurs, de professeurs, de clergymen, de négociants riches. Leur expérience militaire est assurément moins grande que celle des officiers de carrière, mais ce sont des hommes de sport, rompus à tous les exercices physiques et fort endurants. De plus, ils appartiennent à cette classe sociale anglaise où l'on a naturellement l'habitude du commandement. Ils ont, pour un bon nombre, passé une partie de leur vie aux Indes, en Extrême-Orient, dans l'Afrique du Sud, en Egypte, et ils ont acquis là-bas des habitudes d'autorité, un tempérament de chef.

« Quant aux soldats, ce sont des fils de petite bourgeoisie et du peuple, de petits boutiquiers, des commis de magasin ou de banque, des paysans, des ouvriers : tous avaient un métier et gagnaient largement leur vie. Quand la guerre a éclaté, ils ont tout abandonné et se sont engagés. Que de millions d'hommes aient volontairement agi ainsi, c'est un fait qui ne surprend pas, mais dont on peut néanmoins être satisfait. »

L'armée française.

Quant à l'armée française, ce général la juge ainsi :

« C'est la meilleure armée du monde.

« J'observe incessamment l'armée française depuis le début de la campagne. Eh bien, elle n'a cessé de s'améliorer, alors que l'armée allemande, pendant le même temps, a perdu de sa première valeur.

« Pourquoi cette différence ? Principalement parce que les Allemands ne peuvent réparer leurs pertes en officiers. Quelques mois d'entraînement ne suffisent pas à faire un lieutenant prussien.

« Ce problème ne se pose pas pour les officiers français. Ceux d'aujourd'hui sont recrutés dans les milieux d'où sortirent ceux d'août 1914. Ils ne possèdent pas, sans doute, la même science militaire, mais ils ont l'expérience de la guerre, à mon avis ils sont au moins égaux, sinon meilleurs.

« Le soldat français a acquis des qualités nouvelles. Au début de la campagne, il avait une certaine nervosité, il ne connaissait l'adversaire que par des souvenirs anciens, par ce qu'il avait lu ou entendu dire, on sentait que, tout bas, il se demandait s'il serait vainqueur. Aujourd'hui, le soldat français connaît l'Allemand pour s'être mesuré avec lui ; il a vu reculer sur la Marne, il est sûr de le battre.

« J'arrive au haut commandement français. Je ne trahis aucun secret en disant qu'aujourd'hui il est meilleur qu'au début de la campagne. Je connais personnellement presque tous les grands chefs. Ne citons pas de noms. Mais je puis vous le dire, ce sont de fameux soldats (*darned good soldiers*). Ils ne sont pas seulement braves — c'est une qualité banale pour un homme de guerre — mais ils connaissent leur métier à fond et ils ont du caractère, beaucoup de caractère. La France peut en être fière, je vous en réponds. »

BLOC-NOTES

— Le Président de la République a visité, dans l'après-midi de mardi, l'hôpital américain installé à Juilly (Seine-et-Marne).

— La commission spéciale du Reichstag a déclaré vacant le siège de l'abbé Wetterlé, député de Ribeauvillé (Haut-Rhin).

— Le général Pan est arrivé à Kieff (Russie). Il a reçu, de la part des autorités militaires et civiles, ainsi que des membres de la colonie française, l'accueil le plus chaleureux.

— Cinq cents trousseaux de sous-vêtements offerts par des dames canadiennes ont été expédiés au front. Ceux de nos soldats qui les ont reçus peuvent adresser leurs lettres de remerciements à la commission centrale du secours canadien, pavillon de Flore, Paris.

— M. Talon, préfet de la Loire-Inférieure, est nommé commissaire du Gouvernement français auprès du gouvernement belge, en remplacement de M. Heanion, décédé.

— M^{lle} Elisabeth de Castellane, de Sillans (Var), infirmière de la Croix-Rouge, est morte, victime d'un mal terrible contracté en soignant, avec un admirable dévouement, nos soldats blessés.

— Un comité sera chargé, sous la direction de M. Georges Leygues, d'organiser la propagande française à l'étranger.

— L'ambassadeur de France a exprimé au conseil fédéral la reconnaissance du Gouvernement français pour les soins qui ont entouré, en Suisse, les officiers et les soldats français rapatriés par la Croix-Rouge suisse.

— Le gouvernement roumain a fait saisir des caisses contenant des obus que des Allemands tentaient de faire passer à destination de la Turquie.

— Le fils de l'ambassadeur de Russie, M. Iswolski, engagé volontaire, est affecté, comme interprète stagiaire pour la langue allemande, au grand quartier général français.

— Sous ce titre : *Aux Défenseurs de la France*, le commandant d'infanterie en retraite F. Chazuis, auteur des manuels d'instruction théorique du soldat, du cavalier, de l'artilleur, vient de publier une petite brochure d'actualité (considérations générales, conseils militaires pratiques, récit des premières opérations de la campagne) qui sera lue avec intérêt près des tranchées comme dans les dépôts.

— Trois puissantes maisons allemandes ont livré à l'administration de la guerre de mauvaises fournitures à des prix exagérés. Il s'agit de plus de 125 millions de francs.

— L'Allemagne est menacée de manque de tabac, toute importation du Brésil ou du Mexique lui étant interdite.

— Un décret vient de placer le sous-arrondissement du Havre sous l'autorité d'un contre-amiral pendant la durée de la guerre. Les paquebots de la compagnie transatlantique partiront de Bordeaux.

— Le comité des gens de lettres a nommé secrétaire, à l'unanimité et par acclamation, notre éminent collaborateur, le général Mallette.

— Le service des mandats postaux est suspendu entre l'Allemagne et l'Italie.

— Le gouvernement italien vient de prendre un arrêté d'expulsion contre les frères Brosch, correspondants du *Wiener Tageblatt* et de la *Frankfurter Zeitung*.

— Deux cents ouvriers agricoles du village de Pinoso (Espagne) ont résolu, sur suite de la crise économique, d'émigrer en France.

— Le sultan vient d'envoyer au kaiser la médaille de l'initiaz pour la guerre. C'est une décoration d'exécution spéciale, créée pour la circonstance.

— Le choléra continue à exercer de grands ravages en Autriche-Hongrie. On signale, au cours du mois de janvier, 269 cas, dont 158 décès.

— Les cartes-correspondances sur lesquelles figurent des drapeaux, français ou alliés, ou des devises patriotiques, ne sont pas distribuées aux prisonniers en Allemagne.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

2^e Corps d'Armée.

Capitaine RENÉ, 17^e d'artillerie : a été blessé en s'exposant bravement en dehors de son poste d'observation pour mieux commander sa batterie.

Sous-lieutenant de réserve DELOUVRIER, 91^e d'infanterie : pendant deux jours et demi, a tenu sous un feu extrêmement meurtrier de bombes et de mitrailleuses le secteur qui lui avait été confié, et s'est défendu contre l'ennemi avec un admirable acharnement. A été très grièvement blessé.

Lieutenant CHARRE, 120^e d'infanterie : commandant la section de mitrailleuses, au cours d'une attaque de l'ennemi, s'est porté vivement aux tranchées pour appuyer de son autorité une section entourée par l'ennemi. Grièvement blessé à la poitrine.

Sous-lieutenant de réserve LEFÈVRE, 9^e bataillon de chasseurs à pied : commandant une compagnie dans les tranchées de première ligne, a maintenu énergiquement sa position malgré les feux d'enfilade de l'ennemi, qui avait réussi à prendre pied dans un secteur voisin. Grièvement blessé au ventre.

Sous-lieutenant VEBER, 328^e d'infanterie : blessé au cours d'une contre-attaque, s'est offert, après avoir été pansé, à reprendre le commandement d'une nouvelle section lancée en avant. Blessé à nouveau à la tête de cette unité.

Lieutenant de réserve VERNEUIL, génie, compagnie de corps 2/4 : a été grièvement blessé en dirigeant, sous le feu de l'ennemi des travaux de défense dans les bois.

Maréchal des logis RENARD, 17^e d'artillerie : comme éclaireur, puis comme chef de pièce, s'est toujours signalé par son courage et son sang-froid. Blessé par un éclat d'obus de 105 qui lui a fracturé le maxillaire inférieur, n'a consenti à se laisser panser qu'après avoir assuré le service de sa pièce et la continuation du tir qu'il exécutait.

Sergent CLOBERT, 91^e d'infanterie : blessé par une balle qui lui avait traversé le bras, est resté dans sa compagnie. S'est reporté en première ligne au cours du combat suivant et, bien que sans armes, a contribué dans la plus large mesure à assurer la défense du secteur.

Sergent PROVEUX, 91^e d'infanterie : blessé au combat d'un village, s'est distingué, le 23 octobre, en faisant avec sa section plusieurs prisonniers et en tuant un officier ennemi. Le 24 octobre, a été blessé deux fois en cherchant à prendre une tranchée aux Allemands.

Sergent réserviste BUGAT, 91^e d'infanterie : a résisté dans sa tranchée, à un assaut mené par sept Allemands, en a tué cinq à coups de bombes et a fait les deux autres prisonniers.

Soldat STIEVENARD, 91^e d'infanterie : a puissamment soutenu le moral de ses camarades par son mépris du danger, sous une pluie de bombes ; grièvement blessé à la jambe en voulant éteindre la mèche d'un pétard tombé dans sa tranchée.

Sergent BREVIER, 147^e d'infanterie : le 29 novembre, appelé à participer à une contre-attaque avec sa section de réserve, l'a entraînée à l'assaut avec une admirable bravoure, et a pénétré le premier dans la tranchée qu'il a reprise. Blessé antérieurement, revenu sur le front le 13 novembre.

Soldat BAROIS, 147^e d'infanterie : blessé déjà deux fois. Toujours intrépide, s'est distingué récemment encore comme lanceur d'explosifs. Courage exceptionnel.

Soldat BOUVIER, 147^e d'infanterie : toujours prêt à toute entreprise hardie, est sorti de la tranchée et a réussi, en rampant, à lancer des grenades qui ont tué trois pionniers ennemis. Blessé deux fois récemment en lançant des grenades à bout portant sur l'ennemi.

Sergent PRIEUR, 9^e bataillon de chasseurs à pied : a conduit des patrouilles avec une extrême bravoure à quelques mètres de l'ennemi. A rapporté chaque fois des renseignements précis, au péril de sa vie, et a poursuivi sa mission malgré les pertes de sa patrouille.

Caporal PARIAUD, 9^e bataillon de chasseurs à pied : engagé à seize ans et demi, atteint grièvement le 13 novembre de trois blessures qui l'empêchaient de marcher, s'est fait rouler au fond d'un ravin pour ne pas être pris par l'ennemi.

Adjudant WUILLEMIN, 18^e bataillon de chasseurs à pied : le 19 novembre, placé en contre-pente des tranchées allemandes, est allé lancer des pétards dans un boyau où l'ennemi travaillait. A eu sa capote percée de trois balles et a été blessé à la cuisse, après avoir lancé quatre pétards.

Soldat FONTEYNE, 272^e d'infanterie : blessé deux fois, a continué son service. Avant ses effets déchiquetés, aveuglé et blessé à l'œil par l'éclatement d'une bombe, a refusé de se laisser évacuer, a continué son service donnant ainsi à ses camarades de tranchée le plus bel exemple de courage et d'énergie.

Brancardier CORBON, 272^e d'infanterie : n'a pas craint, à plusieurs reprises, d'aller ramasser, sous le feu de l'ennemi, des blessés tombés en avant des tranchées. Blessé lui-même à la tête, a continué son service de brancardier.

Sergent réserviste DUMONT, sergent MILLET, compagnie divisionnaire du génie 2/1 : se sont conduits avec la plus grande bravoure au combat du 9 novembre, livré dans un bois, et ont été très grièvement blessés.

Sergent QUITON, 91^e d'infanterie : a montré beaucoup de courage intelligent, en servant de guide, sous un feu violent de mitrailleuse, à une compagnie coloniale chargée d'attaquer les tranchées allemandes, après avoir été seul vérifier leur emplacement. A contribué les jours suivants à enrayer à coups de pétards les travaux allemands dans un secteur où le 59^e régiment n'avait pas encore utilisé ses engins.

Soldat GLINIER, 91^e d'infanterie : a montré la plus grande bravoure et beaucoup d'énergie en entraînant à l'attaque un groupe de ses camarades privés de leur chef. Grièvement blessé.

Soldat FICHON, 91^e d'infanterie : resté seul dans une partie de tranchée attaquée par cinq Allemands, en a mis trois hors de combat. Désarmé par les deux autres, a été aussitôt dégagé par une contre-attaque ; s'est remarquablement battu les jours suivants.

Adjudant KERBRAS, 328^e d'infanterie : un homme de sa section ayant été tué à côté de lui, a pris son fusil en disant : « Dors mon ami, je vais en abattre quelques-uns à ta place ». Blessé grièvement par une balle qui lui avait fracassé la mâchoire, a pu articuler, en passant devant ses hommes, à plusieurs reprises, le cri de : « Vive la France ».

Sergent-major LEROY, 72^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, a fait preuve du plus grand courage, remplissant particulièrement les fonctions d'observateur. A été grièvement blessé dans la tranchée, en voulant se rendre compte des résultats d'un tir de bombes qu'il dirigeait lui-même.

Lieutenant-colonel VIDALON, chef d'état-major : n'a cessé de faire preuve, depuis le début de la campagne, des plus belles qualités militaires d'énergie et de sang-froid. A eu une tâche particulièrement lourde au cours de la lutte soutenue par son corps d'armée par suite de l'augmentation des moyens à mettre en œuvre. A fait face à toutes les difficultés, avec une intelligence, une activité et une prévoyance au-dessus de tout éloge.

Intendant militaire HUQUIN : a fait preuve, depuis le début de la campagne, d'une activité et d'une prévoyance remarquables. A, notamment, au cours de la lutte soutenue par son corps d'armée, assuré le ravitaillement d'effectifs importants d'une manière absolument parfaite et a contribué ainsi puissamment à maintenir le moral et la santé de la troupe.

Chef de bataillon BASLY, état-major d'une division d'infanterie : chef d'état-major remarquable par ses qualités d'ordre et d'activité intelligente. D'une bravoure exemplaire, il a multiplié les reconnaissances personnelles qui ont permis de régler avec méthode nos travaux d'avancée dans les bois. A été tué d'une balle au front au cours d'une de ces reconnaissances.

Chef de bataillon CAUMEL, 72^e d'infanterie : officier supérieur d'une énergie et d'une bravoure peu communes. Cité une première fois à l'ordre pour sa conduite héroïque. Chargé, le 10 novembre, de diriger une attaque de son bataillon contre des tranchées ennemies, il arriva le premier à proximité des retranchements et fut frappé mortellement pendant qu'il soulevait les fils de fer d'un réseau pour ouvrir le passage à ses hommes.

Capitaine LEBEVRE DE PLINVAL, 72^e d'infanterie : a fait preuve de belles qualités de commandement au cours d'une attaque violente dirigée contre sa compagnie le 29 novembre. A rejeté hors de son terrain les Allemands qui avaient pu s'y infiltrer après avoir démolé la tranchée à coups de bombes. S'est distingué le lendemain en chargeant à la baïonnette en tête d'un des pelotons sur une tranchée allemande fortement occupée et malgré un feu très violent. A été blessé au cours de cette attaque (2^e blessure depuis le début de la campagne).

Lieutenant BAUDIN, 72^e d'infanterie : a fait preuve dans le commandement de sa compagnie de belles qualités. Blessé une première fois le 27 novembre a conservé son commandement jusqu'au moment où, le 28, il a été enseveli dans son poste de commandement et grièvement blessé.

Lieutenant BOURGEOIS, 72^e d'infanterie : pendant toutes les attaques ennemies, du 24 au 30 novembre, a constamment maintenu la section de mitrailleuses qu'il commandait aux points les plus avancés. Blessé à la tête, s'est assis sur le parapet pendant une attaque de l'ennemi et a abattu quatre Allemands à coups de fusil.

Capitaine DUROUX, 128^e d'infanterie : appelé à prononcer avec sa compagnie une contre-attaque sur des tranchées ennemies, a entraîné sa dernière section à la baïonnette, le fusil à la main, et est tombé mortellement frappé à quelques pas des tranchées. Retrait de convalescence après blessure.

Caporal fourrier AUDINEAU, 128^e d'infanterie : n'a cessé, pendant treize jours, de donner l'exemple du plus bel entrain et du plus grand courage en s'exposant, à toute heure, pour lancer des pétards sur une sape allemande à 10 mètres de sa tranchée ; a retardé ainsi les travaux d'approche de l'ennemi et a trouvé une mort glorieuse dans une dernière attaque.

Médecin auxiliaire DIEHL, 51^e d'infanterie : médecin du plus grand mérite, d'une extrême bravoure, allant lui-même ramasser les blessés sur le champ de bataille. Au combat d'un village, a ramené sur son dos un sous-officier blessé qui, pendant la route, a reçu une seconde blessure. Ne l'a pas abandonné et l'a conduit jusqu'au poste de secours.

Sergent OUDINO, 51^e d'infanterie : blessé une première fois à la tête, est retourné aux tranchées prendre le commandement de sa demi-section après s'être fait panser. A été blessé une deuxième fois gravement, à la cuisse, lors d'une attaque allemande, le

30 octobre, et n'a quitté son poste qu'après s'être fait assurer que cette attaque était définitivement repoussée.

Capitaine PAROISSIEN, 87^e d'infanterie : chargé avec sa compagnie de recueillir une compagnie qui venait d'exécuter trois attaques à la baïonnette, est parvenu, grâce à son énergie et à son sang-froid, à rétablir la liaison avec les unités voisines, à empêcher ainsi des débordements ennemis de se produire et à rétablir la situation de ce côté. N'a cessé de faire preuve depuis le début de la campagne d'entrain et de dévouement.

Lieutenant de réserve MOREAU, 87^e d'infanterie : l'ennemi ayant bouleversé ses tranchées à coup de bombes pendant trois jours consécutifs, a repoussé toutes ses attaques sans perdre un pouce de terrain, grâce à l'ascendant que son sang-froid et son énergie lui ont permis de prendre sur ses hommes.

Sous-lieutenant de réserve MAILLARD, 87^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne du plus grand courage. Blessé légèrement par un shrapnell à la cuisse, le 11 novembre, a refusé de prendre un seul jour de repos. A été tué en entraînant sa section sous un feu des plus violents à l'attaque des tranchées allemandes dans les bois, le 18 novembre.

Sous-lieutenant de réserve CHAPPEY, 87^e d'infanterie : n'a cessé de faire preuve, depuis le début de la campagne, des plus brillantes qualités d'entrain et de vigueur. A fait preuve notamment d'une énergie toute particulière en soutenant, le 1^{er} décembre, dans les bois, une lutte acharnée contre des Allemands qui étaient parvenus à envahir une tranchée voisine de la sienne. A été blessé au cours de cette lutte.

Sous-lieutenant de réserve SEZILLE, 87^e d'infanterie : chargé de faire le levé des tranchées occupées par la 3^e division, a montré la plus grande audace et a permis de reconnaître les travaux de tranchées ennemies et les travaux de sape en cours. En agissant ainsi, il a rendu au commandement les plus grands services, en même temps qu'il servait d'exemple à tous.

Sergent ROCQUES, 87^e d'infanterie : blessé à la cuisse le 22 août, vers dix-huit heures, a tenu à conserver le commandement de sa section, quoique couché et ne pouvant se tenir debout. Lorsque, vers dix-neuf heures, un peu avant la tombée de la nuit, l'ordre de la charge fut donné, eut l'énergie de se faire relever et, se servant de son fusil comme d'une béquille, il entraîna ses hommes de la voix en leur commandant : « En avant ! » Il chargea un de ses hommes de prendre le commandement et cria : « En avant, ma 3^e section ! » Frappé à ce moment d'une balle à la tête et tombant, il eut encore l'énergie de crier : « En avant quand même et vive la France ! »

Sergent THIREAU, 87^e d'infanterie : le 3 décembre, a sauté le premier dans l'entonnoir creusé par une mine que l'on venait de faire sauter. Le 5 décembre, a montré la plus grande énergie et la plus grande sang-froid en retournant pour la seconde fois dans le même entonnoir d'où il contribua puissamment à chasser les Allemands.

Caporal GUILLEZ, 91^e d'infanterie : a contribué, en occupant avec six hommes un boyau perpendiculaire à la tranchée, à arrêter net la gauche d'une attaque allemande dirigée sur sa compagnie; a fusillé avec son groupe, à bout portant, plusieurs Allemands qui avaient réussi à franchir la tranchée et cherchaient à prendre à revers la ligne française et s'est de lui-même porté en avant lors d'une nouvelle contre-attaque voisine. A, le soir même, seul, sous le feu et les pétards ennemis qui l'ont jeté à terre, exécuté un bouchon dans la tranchée pour arrêter les progrès allemands sur ce point.

Soldat RANT, 91^e d'infanterie : a montré un entrain et une bravoure à toute épreuve en se tenant en permanence pendant plusieurs jours et plusieurs nuits dans la partie la plus dangereuse de la tranchée pour lancer de nombreux pétards dans les tranchées ennemies. Grièvement blessé.

Caporal DUMONT, 87^e d'infanterie : l'ennemi ayant envahi nos tranchées, a, le premier, avec un de ses camarades, lancé des pétards aux Allemands qui avançaient en jetant des bombes; a largement contribué à les repousser et est allé sous le feu d'une mitrail-

leuse ramasser trois fusils et trois boucliers abandonnés par l'ennemi.

Soldat THOUET, 87^e d'infanterie : étant en patrouille, a pénétré dans une tranchée ennemie fortement occupée; a tiré à bout portant sur les occupants; blessé d'un shrapnell au côté, n'est parvenu à se dégager qu'au prix de grandes difficultés sous un feu des plus violents et a pu regagner sa tranchée en rampant.

Soldat PINCHON, 87^e d'infanterie : étant en patrouille, a pénétré dans une tranchée ennemie fortement occupée; a tiré à bout portant sur les occupants et, quoique blessé d'un coup de crosse dans le ventre, a pu, en rampant, regagner sa tranchée sous un feu des plus violents.

Soldat RETOURNE, 87^e d'infanterie : jeune soldat de la classe 1914, arrivé depuis peu sur le front. Après avoir su, dans sa section, un violent bombardement lors de l'attaque du 5 décembre, a tenu tête tout seul à un groupe d'une dizaine d'Allemands et s'est opposé par son feu à leur pénétration dans la tranchée qu'il occupait.

Capitaine LAMY, 87^e d'infanterie : a participé avec son bataillon, envoyé en soutien d'une division de cavalerie à un combat violent. La majeure partie des officiers de son bataillon ayant été tués ou blessés, a rallié les unités éparpillées, les a ramenées, à travers mille difficultés et en livrant des combats à peu près journaliers, à la portion principale du corps qu'il est parvenu à rejoindre le 1^{er} septembre. A participé du 6 au 8 septembre à différents combats. A été tué le 8 d'un éclat d'obus. A prononcé cette belle parole en expirant : « Je suis fier de mourir ainsi. »

Lieutenant-colonel BARRARD, 91^e d'infanterie : a commandé pendant trente-cinq jours, dans les bois, où il a su, grâce à sa ténacité et à son ascendant indiscutable, dresser son régiment comme un mur infranchissable en face de l'ennemi. A su imposer, du 6 au 11 novembre en particulier, une attitude défensive à un ennemi violemment agressif.

Chef de bataillon BAUDIN, 91^e d'infanterie : a tenu tête, du 1^{er} au 5 novembre, dans des circonstances extrêmement difficiles, à des attaques répétées, communiquant son énergie à ses troupes fort éprouvées par le feu incessant et les bombes.

Chef de bataillon MALMASSON, 91^e d'infanterie : officier supérieur du plus grand mérite : a fait preuve d'une énergie, d'une constance et d'un courage exceptionnels depuis le début de la campagne. Blessé mortellement, le 2 décembre, au moment où il quittait, après une belle défense, une position difficile.

Capitaine DAVID, 91^e d'infanterie : a pris part depuis le début de la campagne à tous les combats menés par son régiment. Y a remarquablement conduit sa compagnie, en imposant à tous ses hommes par sa bravoure et son sang-froid indiscutables. S'est particulièrement distingué dans plusieurs combats où, à deux reprises, sa compagnie a été violemment bombardée et où il a su, par ses habiles dispositions, tenir tête à un ennemi supérieur en nombre.

Lieutenant SALBERT, 91^e d'infanterie : a défendu avec sa compagnie, à 20 mètres des tranchées ennemies, un secteur très délicat et a su, par son prestige personnel, sa fermeté, soutenir le moral de ses hommes sous un feu meurtrier. A refoulé l'ennemi qui était parvenu jusqu'aux parapets, en lui infligeant de très fortes pertes.

Lieutenant ISSENMANN, 91^e d'infanterie : commandant une compagnie, dans des tranchées à 20 mètres de l'ennemi, a résisté à toutes les attaques du 6 au 11 novembre, bien que ses tranchées aient été plusieurs fois bouleversées par les bombes. A détruit, à deux reprises, par une énergie et rapide action de nuit, les travaux de sape de l'ennemi.

Lieutenant de réserve LENDER, 91^e d'infanterie : a fait preuve d'un sang-froid et d'un courage exceptionnels dans la défense de sa tranchée, du 5 au 11 novembre, sous un feu ininterrompu de bombes qui avaient réduit sa section à douze hommes; a infligé des pertes sérieuses à l'ennemi parvenu jusqu'au parapet de sa tranchée.

Soldat NACHBAUER, 91^e d'infanterie : prêt à accomplir toute mission dangereuse. Blessé en cherchant à étouffer avec son sac l'explosion d'une bombe tombée dans sa tranchée. A sauvé ainsi ses voisins.

Pionnier NORMAND, 91^e d'infanterie : s'est porté de sa propre initiative, au devant d'une attaque ennemie, qui se produisait sur la compagnie voisine, est monté sur les parapets d'une tranchée pour mieux tirer. Blessé, a continué à tirer sur l'ennemi qui s'était avancé à vingt mètres.

147^e régiment d'infanterie.

Sous-lieutenant CARRIERE : alors que son colonel le félicitait pour sa vaillante défense dans un bois à l'objet de la part de ses hommes, du plus bel éloges que puisse recevoir un chef : « c'est à lui qu'on doit d'avoir résisté. Sans notre brave lieutenant, nous étions pris ». Blessé légèrement au bras et aux deux cuisses, continue à lutter avec le plus bel héroïsme.

Sergent GIBERT : son lieutenant tué, a dirigé avec une extrême énergie la défense des tranchées bombardées et mitraillées; a ramassé lui-même des bombes non éclatées pour les lancer sur l'ennemi.

Sergent CARREAU : d'une superbe énergie physique et morale, électrise ses hommes dont il obtient tout ce qu'il veut; blessé en lançant des pétards.

Capitaine GÜEPIN : pendant cinq jours, défendant une position difficile, a déployé la plus grande activité et une énergie tenace pour conserver cette position en saillant à côté d'une tranchée enlevée et occupée par l'ennemi, malgré le feu et le bombardement constant auquel il était soumis.

Sous-lieutenant CLOCHE : dans la nuit du 4 au 5 décembre, dans les bois, s'est élancé au cours d'une contre-attaque, avec une extrême vigueur, en tête de sa section; a abordé les tranchées ennemies sous le feu de trois mitrailleuses. Mortellement blessé.

Sous-lieutenant DEVIN : dans une contre-attaque, le 5 décembre, s'est élancé avec la plus grande bravoure en tête de deux sections malgré le feu violent de mitrailleuses. Blessé à la tête, a conservé son commandement, ne s'est fait penser qu'après le combat et a repris aussitôt son poste. Officier très énergique. Troisième blessure.

Adjudant COUVEZ : est allé spontanément au secours d'une section voisine violemment attaquée, a déployé la plus grande énergie pour organiser la défense; mortellement blessé, a succombé dans la tranchée.

Sergent LEDUC : ayant reçu l'ordre de défendre à outrance sa tranchée violemment attaquée, a résisté jusqu'à la mort, remplaçant ses hommes au fur et à mesure qu'ils tombaient, s'est fait tuer à l'endroit le plus exposé.

Sergent LAUCEROT : le 1^{er} décembre, s'est battu avec dix hommes à l'attaque d'une tête de sape et, malgré la chute d'une bombe qui fit deux blessés et anéantit sa troupe, continua son attaque et parvint, avec un homme sur le parapet de la tranchée ennemie.

Sergent COLIN : pendant cinq jours, dans les bois, a montré une énergie indomptable en conservant une tranchée en partie occupée par les Allemands et en les forçant enfin à l'évacuer.

Caporal LEROY : malgré une pluie de bombes, est resté crânement dans sa tranchée, après avoir eu la main droite enlevée, jusqu'à ce que son capitaine lui donne l'ordre d'aller au poste de secours.

Caporal LENOIR : le 29 novembre, participant à une contre-attaque, s'est élancé à l'assaut, avec un entrain qu'il a su communiquer à tous ses hommes; a sauté à leur tête dans une tranchée, tuant de sa main quatre Allemands.

Caporal DUCONSEIL : s'est établi en petit poste à 15 mètres de l'ennemi pour en surveiller les travaux et les mouvements; blessé est resté à son poste et, par son exemple et son énergie, a maintenu ses hommes dans une situation très difficile.

Soldat HERPELUICK : a sauté le premier dans une tranchée, le 9 novembre, a tué le premier Allemand rencontré et lui a pris son bouclier de sape; a largement contribué à chasser l'ennemi.

Soldat POULET : une mine ayant sauté, s'est précipité dans l'entonnoir pour se rapprocher d'une mitrailleuse ennemie qu'il a renversée à coups de pétards.

Soldat PLANTARD : blessé grièvement dans un combat corps à corps avec deux Allemands qu'il a tués à la baïonnette.

CITATIONS

147^e régiment d'infanterie (suite).

Soldat DECAUDIN : lors d'une contre-attaque à la baïonnette pour reprendre une tranchée dans les bois, s'est élancé le premier avec un entrain admirable, criant : « Vive la France ! », entraînant par son exemple tous ses voisins.

Soldat LEMER : le 23 octobre, est sorti de la tranchée à 20 mètres d'une mitrailleuse ennemie, et, en rampant, est parvenu à lancer contre elle un pétard qui a détruit son masque et a provoqué son départ.

Soldat BOUILLARD : surpris en arrière par deux Allemands au moment où il cherchait à détruire une mitrailleuse avec un pétard, s'est retourné sur eux et les a tués avec son explosif.

120^e régiment d'infanterie.

Capitaine DAGALIER : attaqué sur un point de sa ligne par une compagnie allemande, a su, par des dispositions habiles et énergiques, repousser l'ennemi avec de fortes pertes, et lui faisant trois prisonniers dont un lieutenant.

Sergent OUSTRY : a sauté le premier dans une tranchée ennemie et s'en est emparé, en entraînant magnifiquement ses hommes. A lui seul, a tout organisé et mené opiniâtrement la lutte avec la plus grande autorité et le plus grand sang-froid; a fait quatre prisonniers.

Caporal HILLARD : au cours d'un mouvement en avant, a opéré dans les lignes ennemies une reconnaissance extrêmement dangereuse; a fourni une série de renseignements précieux; s'est emparé d'une tranchée ennemie. Constante bravoure.

Caporal MAYER : parti bravement à l'assaut avec ses hommes, a sommé en allemand l'ennemi de se rendre et a fait quatre prisonniers.

Soldat BOUTHORS : chef d'un petit poste de 7 hommes pendant vingt-trois jours, a résisté aux attaques les plus violentes et a pu, par sa vigilance et son sang-froid, les déjouer jusqu'au bout, en élevant le moral de ses hommes. Grièvement blessé le 23 octobre.

Soldat MARECHAL : agent de liaison, pendant dix-sept jours consécutifs a déployé un courage étonnant sous le feu. S'offrant pour les missions les plus périlleuses, remontrant le moral des hommes et admiré de tous.

Soldat LECERF : a entraîné ses camarades dans une tranchée battue par les mitrailleuses ennemies, a lancé des pétards de mélinite contre l'adversaire et nous a assurés ainsi la possession définitive de la tranchée.

9^e bataillon de chasseurs.

Capitaine DUMENIL : a commandé pendant quatorze jours un groupe de quatre compagnies dans la zone la plus exposée d'un secteur de défense, faisant preuve d'une énergie admirable, soutenant le courage de tous, repoussant sans perdre un pouce de terrain les attaques incessantes d'un ennemi supérieur en nombre et en moyens d'action.

Capitaine MARCHAL : commandant un groupe de deux compagnies de 1^{re} ligne, a réussi, par une habile organisation défensive, à repousser toutes les attaques de l'ennemi, en lui infligeant de très fortes pertes; a brillamment mené une attaque; a arrêté aussitôt après une contre-offensive; s'est multiplié partout avec succès.

Sergent-major TOURTEBASSE : alors que sa tranchée était attaquée de flanc et à revers à moins de 20 mètres, a repoussé l'ennemi, est parvenu, par son courage et son énergie, à maintenir cette position pendant trois jours et trois nuits. Est resté, la première nuit, en avant d'une contre-attaque française, ce qui lui a permis de régler dès l'aube un tir d'artillerie. Admirable bravoure.

Caporal DUBRULLE : a sauté le premier dans une tranchée allemande dont il a chassé les occupants; a entraîné son escouade avec le plus grand courage.

Caporal DELEPORTE : a fait seul une reconnaissance périlleuse et efficace; a déployé le plus grand courage à l'attaque d'une tranchée ennemie et a été blessé en jetant des pétards sur les Allemands qui effectuaient une contre-attaque.

Chasseur DEVAUX : s'est, à plusieurs reprises, avancé en rampant jusqu'à proximité immédiate des tranchées ennemies, a tué plusieurs hommes et s'est emparé une fois d'un fusil, une autre fois d'un équipement. Le 24 octobre, est allé à deux reprises, sous le feu des mitrailleuses, placer de la mélinite pour faire sauter un boyau en avant des tranchées. N'ayant pas réussi, est reparti une troisième fois et avec une pioche, malgré un feu violent, a aplani le terrain en avant, empêchant ainsi l'ennemi de s'approcher à couvert. A ramené plusieurs fusils.

Chasseur CASTIEN : blessé deux fois de suite, est revenu au feu; a reçu une troisième blessure; chasseur modèle; très brave.

18^e bataillon de chasseurs.

Sous-lieutenant de réserve CHRETIEN : a montré dans l'organisation de la défense d'un saillant particulièrement dangereux, où deux autres chefs de section avaient été mis hors de combat, de grandes qualités de courage et, par une offensive incessante, a paralysé en ce point les tentatives faites par l'ennemi pour progresser.

Sous-lieutenant de réserve CAROUX : chargé avec six hommes d'attaquer à revers un poste ennemi, a surpris ce poste en arrachant les fusils des créneaux et des boucliers avant que les Allemands aient pu s'en servir; a occupé la tranchée ennemie et ne s'est retiré que blessé.

Caporal GARDEZ : arrivé dans une tranchée allemande, s'est jeté sur l'ennemi. Son fusil étant tombé, a étranglé l'ennemi qui le menaçait et s'est emparé de son arme.

Chasseur LIESON : Belge évacué après le siège de Liège, a demandé à servir dans un bataillon de chasseurs; âgé de quarante ans, a pris rapidement un grand ascendant sur ses camarades; n'a cessé de montrer les plus tenaces qualités d'audace, d'endurance. Admirable exemple de patriotisme et de courage.

Chasseur HURET : a multiplié les preuves de courage. Agent de liaison, blessé en portant un ordre, a accompli cependant sa mission et n'a signalé sa blessure qu'après avoir remis l'ordre au destinataire.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Sous-lieutenant DECAUDIN, 2^e escadron du train : chargé d'explorer une zone dangereuse du champ de bataille avec l'ambulance divisionnaire, s'est trouvé sous le feu de l'artillerie allemande qui a effrayé son cheval, a fait à ce moment une chute. Grièvement blessé.

Capitaine GOMIEN, 9^e escadron du train : très bon officier, très méritant. S'est acquis de nombreux titres depuis le début de la campagne.

Capitaine BRULLARD, train des équipages : services exceptionnels rendus depuis le début de la mobilisation comme commandant du service automobile du grand quartier général, service qu'il a organisé dans des conditions difficiles.

Capitaine NAQUET LAROCHE, du génie : officier de grande valeur, tant au point de vue moral qu'au point de vue professionnel; a, par sa fermeté, son tact et son intelligence, rendu les meilleurs services dans les fonctions délicates d'officier de liaison.

Capitaine HONORE, 1^{er} génie : depuis l'entrée en campagne, a effectué sans relâche, de jour et de nuit, des travaux importants, a dirigé notamment la construction d'un pont.

Lieutenant TOUROT, 4^e génie : très belle conduite devant l'ennemi depuis le commencement de la campagne, particulièrement le 9 septembre, les 11, 28 et 30 novembre. A fait chaque fois exécuter la nuit des travaux difficiles et pénibles, sous le feu de l'ennemi, donnant à tous un bel exemple de sang-froid et d'intrépidité.

Officiers d'administration de l'artillerie JANINET, VICTORY, FLICKER.

Gardiens de batterie MOULINES et BAUDU.
Capitaine BERGONZI, 7^e génie : le 9 septembre, s'est courageusement porté au secours

d'un médecin auxiliaire qui venait d'être très grièvement blessé et à qui il a sans doute sauvé la vie en lui faisant une ligature de la cuisse sous de violentes rafales d'artillerie.

Chef de bataillon du génie FAUCHER : a rempli avec le plus grand dévouement et la plus grande habileté les fonctions de commandant des compagnies de corps d'un corps d'armée. A suppléé le commandant de ce corps pendant deux mois et demi et a rendu dans ces fonctions les plus grands services.

Lieutenant du génie DESGEANS : a eu, sous le feu, au cours de l'attaque de nuit menée par l'infanterie, une très belle attitude, a entraîné ses sapeurs, détachement de volontaires, en vue de détruire à la mélinite une section de mitrailleuses ennemies. A été blessé.

Capitaine du génie GIRODIN : a fait avec rapidité et facilité toutes sortes de travaux en deuxième ligne, s'y employant jusqu'à la limite de ses forces. Amené en première ligne le 25 octobre pour créer des appuis, s'est trouvé, au cours des attaques, mêlé au combat. A progressé avec sa compagnie, au point de tomber de sa personne au milieu d'une section allemande. S'est échappé et a maintenu ensuite son unité au feu.

Capitaine du génie BORNERD : blessé grièvement d'une balle à la poitrine le 3 septembre, à la tête de sa compagnie. A commandé une compagnie au Tonkin.

Capitaine RANDOUX, 1^{er} génie : excellent officier, calme, énergique, particulièrement travailleur et dévoué, a montré de remarquables qualités de chef. Il est demeuré pendant vingt-quatre jours sous le feu de l'artillerie ennemie et, malgré un service très pénible des travaux des tranchées, il a su maintenir intact le moral et la cohésion de sa troupe.

Capitaines du génie RIENNEAU, LENEVEU et FAUCHEUR; capitaines ACQUAVIVA et GARNIER, 8^e génie; capitaine BERTIERE, 5^e génie; officiers d'administration POULAIN, LEMAIRE, FLEURY, GRANDPIERRE, FLORENTIN et QUÉRIE.

Sous-intendant militaire BLAISE : excellent fonctionnaire, très méritant. A rendus plus précieux services au cours des opérations dans le Nord.

Sous-intendant militaire DENIS : excellent fonctionnaire, travailleur infatigable, très consciencieux et très dévoué. A été chargé comme sous-intendant du quartier général d'armée de missions importantes dont il s'est fort bien acquitté.

Sous-intendant militaire JAUFFRET : a rendu les plus précieux services depuis le début de la campagne.

Sous-intendant militaire CLÉMENT : fonctionnaire d'un esprit pondéré et droit. A rendu les plus grands services depuis le début de la campagne.

Sous-intendants militaires MONTET, DAMMAN, COGNÉE, HEULLARD, LEDEFROUX.

Officiers d'administration de l'intendance DELVOYE, LEBANIER, LACROIX, GAUTIER, BEC, LEROY.

Médecin-major PLISSON, ambulance n° 1 : par son calme et son énergie au cours du bombardement de son ambulance, le 2^e août, où il a perdu dix-huit blessés et six blessés dont quatre grièvement, a reconstitué sa formation décimée; s'est, par ordre, porté à un endroit où il a reçu et évacué des blessés de la soirée.

Médecin-major LÉVY, ambulance n° 3 : s'est fait remarquer par son dévouement absolu aux blessés et son énergie. Pendant le bombardement de l'ambulance n° 1, le 28 août, occasionnant dix tués et six blessés, a su maintenir le calme dans son ambulance distante de 50 mètres et ne s'est réplié que par ordre et après avoir pansé et évacué tous ses blessés.

Médecin-major NIMIER, 85^e d'infanterie : atteint lui-même d'une maladie grave, a assuré seul le service sanitaire du régiment, donnant un bel exemple de courage, de dévouement et d'abnégation. A dû être évacué, le surmenage ayant provoqué chez lui une crise aiguë qui met ses jours en danger.

Médecin-major ABEL, 356^e d'infanterie : a fait preuve d'un dévouement, d'un courage et d'une énergie dignes d'éloges. Avec un absolu mépris de la mort, s'est porté à différentes reprises presque jusqu'à la chaîne, aidant à

transporter jusqu'au poste de secours les blessés ne pouvant s'y traiter eux-mêmes. Médecin-major BELLOT, 319^e d'infanterie : a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables pour sauver plusieurs centaines de blessés sous les projectiles de l'artillerie ennemie.

Médecin-major BIERER : a dirigé avec le plus entier dévouement le service médical, visitant fréquemment les tranchées avancées et s'efforçant d'inculquer à tout le personnel médical le mépris du danger et le sentiment du devoir professionnel.

Médecin-major VIRY, 26^e d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne les plus belles qualités de courage et de dévouement dans les soins donnés aux blessés sur le champ de bataille. A dirigé lui-même sous la fusillade, pendant la nuit, la recherche et le relèvement des blessés sur un terrain battu à courte distance par le feu de l'ennemi.

Médecin aide-major DALEAS, 88^e d'infanterie : prodigue ses soins aux blessés jour et nuit, ne craint pas de se trouver sous le feu pour en sauver, maintenant son poste de secours dans un village battu par les feux de l'artillerie.

Médecin-major ALLARD : chef du service pour l'ensemble du régiment. A rempli ses fonctions à partir de la mobilisation avec un dévouement de tous les instants, malgré une grave furonculose dont il a commencé à ressentir les atteintes le 10 août, et qui a finalement nécessité son évacuation.

Médecin-major PONSOT, 39^e d'infanterie : bien que blessé d'un éclat d'obus au bras, en soignant des blessés sur le champ de bataille, n'en a pas moins continué après s'être fait panser à donner ses soins aux blessés donnant ainsi à tous un bel exemple de courage et de dévouement.

Médecins-majors BERTRAND, division du Maroc; FAIVRE, ambulances n° 13; RAUZY, 125^e d'infanterie; ARDOIN; CHAMBERON, 90^e d'infanterie : se sont acquis de nombreux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Médecin-major DORNIER, 4^e hussards : excellent médecin. A soigné les blessés de son régiment et des unités voisines avec le plus grand dévouement malgré le feu de l'ennemi.

Médecin-major MOY, 202^e d'infanterie : belle conduite au feu.

Médecin-major MARTIN, 10^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de bravoure au cours de la campagne; a rendu de grands services.

Médecin-major METZGER, ambulance n° 3 : médecin militaire des plus distingués, chirurgien de grande valeur, dirige avec une compétence rare l'ambulance marocaine n° 3, où il a créé un service de chirurgie qui rend les plus grands services. Le 25 septembre, son ambulance ayant été atteinte par des obus ennemis, a, par son sang-froid, son attitude courageuse, ramené le calme parmi ses blessés. Avec beaucoup de décision et par des mesures rapides, a pu évacuer tous ses blessés couchés (environ 300) plus à l'arrière et à l'abri du bombardement.

Médecin-major SPINDLER, 43^e d'infanterie : très méritant sous le feu violent de grosse artillerie, soignant ses blessés avec le plus grand calme. Atteint lui-même de trois blessures sérieuses a rejoint son régiment aussitôt que possible.

Médecins-majors GENTIL, LAMOUREUX, BICHELOU, DAVID, VIGNON, SALZES, MOUREAUX.

Médecin aide-major BOISSEZON : sérieusement blessé au combat du 26 juillet, aux opérations autour de Taza.

Pharmaciens DEMAN et PELLERIN. Officiers d'administration du service de santé FAIVRE, MOUGEY, GUIGNABERT. Officier d'administration LEBEGUE.

Lieutenant PELLET, rég. mixte colonial : son capitaine ayant été blessé, a pris sous le feu le commandement de sa compagnie et l'a menée à l'attaque. A fait preuve d'une grande bravoure en enlevant la première ligne de tranchées ennemies. S'est heurté ensuite à une ligne très fortement organisée sous bois qu'il a attaquée avec la même énergie et ne s'est replié par ordre qu'en raison des pertes subies.

Sous-lieutenant NICOLEAU, 24^e d'infanterie coloniale : a fait preuve d'une énergie et d'un sang-froid peu commun, le 26 septembre où, blessé et prisonnier au cours d'un combat à

la baïonnette, s'est évadé, a été repris, s'est échappé à nouveau et a réussi à rentrer dans les lignes françaises.

Capitaine d'infanterie coloniale THIRY : a fait preuve de bravoure dans un combat, par son énergie et son sang-froid, sous la pluie de projectiles qui tombait sur le poste de commandement de la brigade.

Capitaine SECHET, 7^e d'infanterie coloniale : très brillante attitude au feu. Blessé une première fois, est resté à son commandement jusqu'à ce qu'une deuxième blessure, quinze jours après, l'oblige à se faire évacuer.

Capitaine BEAUDU, 4^e d'infanterie coloniale : fit preuve de la plus grande énergie pour amener un détachement de réservistes au feu.

Capitaine POIROT, 21^e d'infanterie coloniale : s'est distingué comme agent de liaison au combat du 22 août. Après la mise hors de combat du colonel, a pris l'initiative de diriger sur la droite menacée les renforts nécessaires, rétablissant en partie une situation compromise. A fait preuve des mêmes qualités brillantes les 31 août et 6 septembre où il s'est montré officier de première valeur.

Capitaine d'infanterie coloniale DUBUISSON : s'est distingué par son dévouement, son zèle et son activité depuis le début de la campagne. A fait maintes fois preuve de bravoure en portant des ordres sous le feu le plus vif. Officier de grande valeur.

Capitaine LACABANNE, 24^e d'infanterie coloniale : brillante conduite au feu. Blessé, n'a quitté la première ligne que sur l'intervention du médecin. En particulier, le 8 septembre, a résisté avec sa compagnie à une contre-attaque violente de l'ennemi et l'a arrêté à 30 mètres de sa ligne de tranchées, obligeant l'ennemi à se replier en désordre en abandonnant sur le terrain plus de cent morts.

Sous-lieutenant LEFÈVRE, 21^e d'infanterie coloniale : belle conduite au feu. Blessé au bras.

Sous-lieutenant DUCAMP, 1^{er} colonial mixte : le 1^{er} septembre, a fait preuve d'initiative intelligente et du plus grand courage en groupant rapidement quelques combattants isolés avec lesquels il se reporta en avant sous un feu très violent de l'artillerie allemande, pour arrêter une fraction ennemie qui menaçait à gauche notre mouvement de repli.

Sous-lieutenant DULUT, 35^e d'infanterie coloniale : le 22 novembre, à l'attaque d'une tranchée allemande, a montré de merveilleuses qualités de courage, de sang-froid, de ténacité. Atteint de trois balles, a enlevé sa section à l'assaut et l'a conduite en avant jusqu'au moment où une quatrième balle l'a abattu sans qu'il pût se relever.

Capitaine MANFRANT, 7^e bataillon colonial du Maroc : a commandé avec vigueur sa compagnie à l'assaut, le 2 novembre 1914. Blessé le 3 novembre à la tête de sa compagnie, a perdu l'œil droit.

Lieutenant MAURY, 2^e bataillon sénégalais d'Algérie : a conduit sa compagnie d'une manière remarquable au cours de la campagne. A été blessé.

Lieutenant MASSOT, 2^e bataillon sénégalais d'Algérie : a conduit sa section de mitrailleuses avec un courage et une intelligence dignes des plus grands éloges. A été gravement blessé.

Capitaine ROUSSET, 6^e d'infanterie coloniale : après s'être signalé en plusieurs circonstances par sa bravoure, son énergie, son attitude calme au feu, a été grièvement blessé, le 24 août, en maintenant sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie sa compagnie qui occupait les tranchées, tenant bon jusqu'à la dernière extrémité.

Lieutenant LE BELLOUR, 6^e d'infanterie coloniale : officier d'une bravoure et d'une énergie remarquables. Après avoir pris sous le feu le commandement de la compagnie, en remplacement de son capitaine blessé, s'est encore distingué au combat du 25 août où il a été blessé. Est revenu sur le front le 20 novembre, bien qu'incomplètement guéri.

Lieutenant KAUFFEISEN, 6^e d'infanterie coloniale : par sa bravoure, sa vigueur, son énergie, a donné le plus bel exemple à sa troupe dans divers combats où, tant au fusil qu'au revolver, il a tiré à bout portant cinq Allemands. A été blessé dans un dernier combat. Incomplètement guéri, est revenu, sur ses instances, reprendre, le 15 septembre, sa place au front.

Capitaine ARGENCE, 24^e d'infanterie coloniale : excellent officier de troupe, d'une bravoure et d'un zèle éprouvés. S'est signalé au cours de la campagne par son entraînement et son énergie. Blessé le 27 août, est revenu au front sa blessure à peine guérie.

Chef de bataillon DURAND, 5^e d'infanterie coloniale : a entraîné son bataillon avec une remarquable intelligence et l'a conduit au combat en faisant preuve de grandes qualités de commandement.

Capitaine DOMENGER, 42^e d'infanterie coloniale : blessé le 22 septembre, a rejoint aussitôt guéri. Officier des plus méritants.

Capitaines d'infanterie coloniale LENHART, COSTE, THOMAS, MOUSTIÉ, ALIBERT, BAYLE, LERICHE, DURAND, LANSNIE, LOISY, BOUVIER, LAGNEL, GRANIER, BRIAUD, CABANETTE, CHARVET, CHEWOBBE, MIRVILLE, LARMINA, FERRANDI, DANIEL, ROBERT.

Chef de bataillon d'infanterie coloniale BILLOTTE.

Lieutenants d'infanterie coloniale LAUGIER et DOBY.

Lieutenant DUBOST, 3^e d'artillerie coloniale : belle conduite au feu. A été sérieusement blessé au poignet au cours de l'observation d'une position de batterie ennemie, pendant laquelle, monté dans un peuplier, il a été en butte à un tir violent d'artillerie à moins de 800 mètres de l'ennemi. A néanmoins continué son observation et rendu compte de sa mission. A réduit momentanément la batterie ennemie au silence.

Capitaine d'artillerie coloniale MOUCHET : rend les meilleurs services au bureau de l'état-major où il est employé. Très au courant des questions intéressant son arme. Très belles qualités militaires. A assuré des liaisons délicates au cours de différents combats ; en particulier le 22 août, a contribué à coordonner l'action des différents éléments qui combattaient sur un point, et a agi personnellement au cours des mouvements de repli.

Capitaine BERTHIER, 3^e d'artillerie coloniale : le 22 août, porta sous une grêle de balles, tant de fusils que de mitrailleuses, les ordres du colonel commandant l'artillerie de corps, pour modifier la position des batteries de trois groupes. Puis, fit modifier l'emplacement de ces groupes pour les rendre moins vulnérables, après en avoir parcouru, de sa propre initiative, les différents échelons.

Capitaine d'artillerie coloniale BOQUET : excellent officier, consciencieux. Figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Chef d'escadron d'artillerie coloniale BIDON : officier supérieur qui fait preuve de remarquables qualités de dévouement et d'activité.

Capitaine CORNUDET, 26^e d'artillerie : figurait au tableau de concours de 1914. Officier extrêmement remarquable. A donné, au cours de la guerre actuelle, des preuves d'un calme extraordinaire joint à autant de connaissances techniques que de courage.

Chef d'escadron LEMERCIER, 9^e d'artillerie coloniale.

Capitaines d'artillerie coloniale PATOU, REAU, BARRIER, SUDAN, CHEVALEY, LARDRY, 1^{er} rég. ; PUJAS, KERAUDY, BOSSY, 55^e rég. ; BERDALLE.

Lieutenant d'artillerie coloniale DARQUE. Officiers d'administration d'artillerie coloniale MASCLE, BRAUCOURT, GUERIN, PIREN, TADDEI, BAUVOI.

Sous-intendant BARBE, troupes coloniales : collaborateur le plus précieux du directeur de l'intendance. Le commandement aussi bien que le service de l'intendance tout entier sont unanimes pour reconnaître que ce fonctionnaire rend, sans défaillances, depuis le premier jour de la campagne, des services que l'on ne peut attendre que d'un esprit élevé, d'un caractère pondéré et d'un homme exceptionnellement bien doué.

Sous-intendants MANY et MORANGE. Officiers d'administration DREVET, SAINT-TOT et BIDAUX.

Médecin-major MOTAIS : officier du corps de santé plein d'allant et de vigueur, s'est fait remarquer par sa bravoure constante et à toute épreuve dans les missions qui lui ont été confiées dans différents combats sous le feu de l'ennemi, il a donné le plus bel exemple à ses hommes relevant lui-même les

blessés et leur donnant les premiers soins sans souci du danger.

Médecin-major LE CAMUS, 7^e bataillon colonial du Maroc : a, par son activité et son dévouement à aller chercher les blessés sous le feu de l'ennemi, permis de ramener et d'évacuer nombre d'entre eux qui, en différentes circonstances, auraient pu tomber entre les mains de l'ennemi.

Médecin-major LAMOUREUX, 35^e d'infanterie coloniale : depuis le début de la guerre n'a cessé de faire preuve dans l'organisation du service médical régimentaire, aussi bien sur le champ de bataille qu'au cantonnement, d'un zèle inlassable et d'un réel esprit de méthode et d'organisation. Le 2 novembre, a montré un sang-froid et une bravoure au-dessus de tout éloge en allant sous le feu de l'ennemi donner ses soins à un officier blessé tombé en dehors de nos lignes.

Médecins-majors des troupes coloniales DOUMENJOU, PIN, LE CORRE, BROUIL-LARD, TARDIF, LE STRAT, DAVID, BRIAND, GIBERT.

Pharmaciens-majors BOISSIÈRES, MAS-SIQU, ROSE.

Officier d'administration ICARD.

Capitaine d'artillerie BOURGOIN, directeur des services automobiles de la 1^{re} armée : joint à ses aptitudes techniques des qualités de commandement grâce auxquelles il maintient un ordre parfait dans son important service et tire un excellent rendement de sa section.

Interprète stagiaire WALTZ dit HANSI : Alsacien, engagé volontaire pour la durée de la guerre, a rendu les plus grands services par son exemple et son courage inlassable.

Chefs de bataillon du génie MEYSSELLE, MARCHE, DUPERRAY, LEROUX, BOISSIN ; capitaines VERGNEAUD et CHAMPIGNY, 18^e escadron du train ; LENAULT, 19^e escadron du train ; GENIN et MORNET, 9^e génie ; capitaines du génie REYNAUD, LÉGROS, ROUSSEAU, LEMERLE, PACHEON ; officiers d'administration de l'artillerie THIBAUT, VIDRINE, ANTOINE, JOACHIM, CHATTON ; officier d'administration du génie CUREL ; adjudant d'administration HAVETTE ; sous-intendants militaires JANNOT, GIRARD, DUBLANCHY ; officiers d'administration de l'intendance ECHAVEL, JUTTAUD, SERGENT ; officiers d'administration (subsistances militaires) MOURLON, CAMUS ; médecins-majors OUI, 19^e d'infanterie ; THIBAUT, DELBUI, 8^e tirailleurs ; COCHOIS, 17^e d'infanterie ; PLA, 134^e d'infanterie ; BERTRAND, ambulance n° 9 ; VIGNE, 31^e d'infanterie ; MATHIEU, 3^e tirailleurs ; SALLET ; SAQUEPÉE, ambulance n° 11 ; DIRCKS-DILLY, 3^e brigade du Maroc ; pharmacien DELUC, ambulance n° 1 ; officiers d'administration du service de santé BONNEAU, BERRUYER, CLÉMENT, hôpital d'évacuation n° 12 ; officiers d'administration (service du recrutement) TEYSSÈRE et LOUVAT ; lieutenant-colonel LARROQUE, commandant le 1^{er} rég. de marche d'infanterie coloniale ; chef de bataillon ROQUES, 44^e d'infanterie coloniale ; capitaines d'infanterie coloniale PUJO, 24^e rég. ; PRUDHOMME, 22^e rég. ; EHRHARD, 38^e rég. ; GUÉRINI, 1^{er} rég. ; RAPINE, 44^e rég. ; LAMOLE, détaché au 57^e d'infanterie ; GATEAU, 33^e rég. ; DEFONTAINE, 34^e rég. ; LAURENT, 8^e rég. ; BENOIT, 38^e rég. ; DE LA ROCHEBROCHARD DAUZAY, 3^e rég. ; lieutenants d'infanterie coloniale PY, 24^e rég. ; AUSSIEL, 6^e rég. ; BERTAUT, 4^e rég. ; CHESNEL ; capitaines d'artillerie coloniales LE MEUT, 3^e rég. ; CRONIER, BLARD, 21^e rég. ; CARTON ; HUCKENDUBLER ; REINAUD ; sous-intendant DOUENEL ; officiers d'administration des troupes coloniales BIDAUX, JACQUELIN ; médecins-majors FAUCHERAND, 21^e d'infanterie coloniale ; REVAULT, 2^e d'infanterie coloniale ; PÉCHERON, 3^e rég. d'artillerie coloniale ; DAGORN ; HEUSCH, 21^e d'infanterie coloniale ; DAMOND, 8^e ambulance ; VIOLETTE, ambulance n° 5 ; VERDIER, 1^{er} rég. de marche colonial ; officier d'administration des troupes coloniales PY : figurait au tableau de concours de 1914. Se sont acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Sergent BREUTIN, 156^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué depuis le 5 novembre que son bataillon est engagé. A su entraîner sa section sous le feu et la maintenir sur une position où elle s'est retranchée solidement, à courte distance de tranchées allemandes. A multiplié les preuves d'énergie et de sang-froid depuis le début de la campagne. S'est attaché ses hommes et ne cesse de mériter les éloges de ses chefs.

Sergent AUGUSTE, 156^e d'infanterie : blessé le 14 août à la tête de sa demi-section, a rejoint la ligne de feu après guérison et s'y est toujours bravement comporté. Envoyé en patrouille le 7 novembre sur une ferme occupée par l'ennemi, s'en est approché à 10 mètres ; a essuyé un feu violent de l'ennemi dissimulé dans les tranchées. A malgré cela rempli sa mission et fourni des renseignements précieux sur l'emplacement des tranchées allemandes.

Adjudant JANISSIER, 89^e territorial d'infanterie : a fait preuve des plus brillantes qualités d'énergie et d'entraînement.

Sergent DESJOIE, 90^e territorial d'infanterie : très belle attitude au feu où il s'est fait remarquer par son énergie et sa bravoure. A été plusieurs fois blessé.

Sergent MARSQUET, 90^e territorial d'infanterie : très belle attitude au feu où il s'est fait remarquer par son énergie et sa bravoure. A été blessé.

Sergent PIET, 94^e territorial d'infanterie : très belle attitude au feu où il s'est fait remarquer par son énergie et sa bravoure.

Caporal REIGNIER, 93^e territorial d'infanterie : s'est signalé d'une façon particulière le 2 novembre en conduisant en ordre dispersé son escouade à l'emplacement indiqué par le commandant de la compagnie, malgré les obus et le tir des mitrailleuses que l'ennemi ne cessait de diriger sur la compagnie pendant toute la journée.

Caporal GRUET, 23^e bataillon de chasseurs : s'est offert volontairement pour aller sous un feu très violent porter des cartouches à une tranchée menacée. Blessé au cours du trajet (3 blessures) a accompli néanmoins la mission qu'il avait acceptée de remplir.

Sous-chef de musique LOEBERGER, 32^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son entraînement, son sang-froid et sa bravoure.

Adjudant GUERIN, 125^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son entraînement, son sang-froid et sa bravoure. 2 blessures sérieuses.

Adjudant RICHARD, 66^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son entraînement, son sang-froid et sa bravoure. Une blessure grave.

Tambour-major TAILLARD, 66^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son entraînement, son sang-froid et sa bravoure.

Adjudant-chef RAVAUD, 114^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son entraînement, son sang-froid et sa bravoure. Une blessure sérieuse.

Adjudant FABRE, 125^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son entraînement, son sang-froid et sa bravoure. Une blessure très grave.

Adjudant BESNARD, 90^e d'infanterie : très grièvement blessé. S'est fait remarquer par son entraînement, son sang-froid et sa bravoure.

Adjudant LAMPOIRIER, 107^e d'infanterie : blessé très grièvement, a donné à tous le plus bel exemple de bravoure.

Sergent réserviste SCHICKLE, 107^e d'infanterie : blessé grièvement, belle conduite au combat du 8 septembre.

Sergent MARECHOU, 107^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid dans le combat de nuit du 8 au 9 septembre, où il a contribué à la capture de nombreux prisonniers.

Soldats BOISSEAU et VERBOIS, 107^e d'infanterie : belle conduite au combat du 8 septembre ; ont été grièvement blessés.

Adjudant MARGUET, 108^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessure grave.

Adjudant FOURNIER, 108^e d'infanterie : brillante conduite dans le commandement de sa section et blessure assez grave.

Adjudant LAGET, 108^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessure très grave.

Soldat FAURY, 100^e d'infanterie : bras sectionné par un éclat d'obus le 6 septembre.

Adjudant DUTOURNIER, 326^e d'infanterie : excellent sous-officier, commandant parfaitement sa section. A montré une énergie et un entraînement remarquables.

Sergent fourrier CHEYROUX, 326^e d'infanterie : a emporté sous les obus l'adjudant de bataillon grièvement blessé. A fait preuve dans la journée du 6 septembre, comme agent de liaison, de courage et d'initiative.

Tambour BUGEAUD, 326^e d'infanterie : sous le feu très intense de l'artillerie, a permis à quinze reprises différentes à des blessés de gagner un lieu sûr. A donné pendant les journées des 8, 9 et 10 septembre un admirable exemple de sang-froid et de courage.

Sergent GALLAIS, 28^e territorial d'infanterie : beaucoup d'énergie et de sang-froid. S'est signalé par sa belle conduite de dévouement et de sang-froid le 23 octobre.

Sergent GAY-LUGNY, 285^e d'infanterie : a secondé activement son chef de section dans des circonstances très difficiles au cours du premier engagement. Grièvement blessé le 17 octobre par un éclat d'obus, a encouragé ses hommes à se porter en avant.

Sergent PERRIGAUD, 158^e d'infanterie : voyant le feu pour la première fois le 21 octobre, a fait preuve, au cours d'une violente attaque allemande, d'un sang-froid et d'une énergie remarquables. Blessé, a refusé de quitter le rang, a rallié des groupes qu'il a ramenés sur la ligne de feu. Blessé grièvement le 26 octobre en entraînant ses hommes à l'assaut lors d'une attaque de nuit.

Caporal RENAULT, 285^e d'infanterie : blessé grièvement, envoyé à plusieurs reprises en reconnaissance, a fait preuve de courage et de décision.

Caporal DELORME, 285^e d'infanterie : blessé légèrement d'une balle à la tête le 30 octobre au matin, est resté toute la journée sur la ligne de feu. Parti le soir pour se faire panser, est revenu le lendemain matin reprendre sa place dans la tranchée.

Soldat MERCADER, 142^e territorial d'infanterie : a montré beaucoup d'énergie dans les attaques des 5 et 6 novembre et par les conseils donnés à ses camarades placés à ses côtés a secondé son chef de section. Tombé de fatigue et revenu à lui d'une syncope, grâce aux soins qui lui ont été donnés, est revenu immédiatement au feu, où il a montré la même énergie et donné ainsi le meilleur exemple.

Chasseur FILLOT, 17^e bataillon de chasseurs : étant en patrouille le 4 octobre, s'est trouvé en présence de trente cavaliers ennemis, en a mis huit hors de combat et n'a cessé de tirer qu'après avoir reçu trois blessures.

Soldat GALAY, 296^e d'infanterie : agent de liaison, a reçu trois blessures en assurant son service, malgré un feu violent et ajusté à une centaine de mètres des tranchées allemandes.

Soldats ROBIN et BELUZE, 285^e d'infanterie : bien que très grièvement blessés au visage et défigurés ont continué à battre l'ordre dont ils étaient porteurs, en passant dans des terrains découverts soumis au feu très violent d'infanterie et d'artillerie ennemies.

Adjudant RIGOUT, 295^e d'infanterie : depuis le début de la campagne a montré de l'énergie et du courage. Le 21 octobre dernier, grâce à son sang-froid et à son attitude, a su en imposer à ses hommes, les maintenir en place sous un feu très violent ; contre-attaqué par les Allemands, a repoussé l'ennemi, l'a poursuivi baïonnette au canon. Blessé dans la marche en avant, est resté à la tête de sa section jusqu'à épuisement de ses forces.

Adjudant STEHLIN, 21^e d'infanterie : grièvement blessé au combat du 9 octobre, a gardé jusqu'au soir le commandement de sa section. A fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid.

Adjudant DARCON, 159^e d'infanterie : blessé grièvement le 21 octobre, à la tête, puis à la jambe, a su par son énergie maintenir sa section dans la tranchée où il est resté le dernier. A fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid.

Caporal fourrier MOREAU, 285^e d'infanterie : s'est toujours offert pour les missions les plus périlleuses. A été grièvement blessé en venant annoncer une attaque de nuit de l'ennemi. A pu néanmoins se traîner jusqu'au commandant du groupement et est tombé en disant : « Vite, ça presse ! Enfin, j'ai pu vous prévenir à temps. »

Caporal MAYER, 21^e d'infanterie : a été blessé très grièvement le 17 septembre, en remplissant une mission dangereuse (occupation d'un poste d'observation à 100 mètres des tranchées ennemies en avant de nos nouvelles tranchées) pour laquelle le commandant de compagnie désigna un caporal et des hommes décidés et de bonne volonté.

Claire LEROY, 21^e d'infanterie : blessé d'un éclat d'obus à l'épaule le 15 octobre, assez sérieusement, a gagné seul le poste de secours, en portant son clairon troué en plusieurs endroits, et répondant au chef de bataillon commandant le régiment : « Ils m'ont eu, mon commandant, mais je reviendrai bientôt ».

Soldat BARTHELEMY, 159^e d'infanterie : dans la soirée du 23 octobre, est resté dans la tranchée jusqu'à l'abordage. Blessé deux fois est resté dans les lignes allemandes, a réussi à les franchir grâce à son courage et à son sang-froid et est rentré au cantonnement.

Caporal CHARLES, 165^e d'infanterie : a renoncé à un congé de convalescence pour sauver des équipages, chevaux et matériel, dans une ville qui allait être occupée par l'ennemi et a préparé, au péril de sa vie, le travail d'évacuation. A rendu des services exceptionnels.

Caporal MOHAMED BEN YUCEF BIREM, tambour au 2^e rég. de tirailleurs : a fait preuve en toutes circonstances de la plus grande bravoure et du plus grand dévouement. A toujours été volontaire pour la transmission des ordres sous le feu le plus meurtrier.

Adjudant MOUHAT, 109^e d'infanterie : blessé les 14 et 15 août après s'être brillamment comporté au feu. Rentré de convalescence se montre toujours serviteur et combattant exemplaire.

Adjudant-chef EVEN, 71^e d'infanterie : excellent chef de section, a maintenu le 21 août, sa section pendant toute la nuit, sur une position qu'il avait reçu l'ordre de garder. A repoussé toutes les attaques dirigées sur son front par la Garde allemande et a été grièvement blessé de deux balles.

Adjudant GUERIN, 1^{er} bataillon de chasseurs : a fait preuve au combat du 26 août d'une très grande énergie dans le commandement de sa section soumise à un feu violent. Blessé d'une balle au bras, a conservé son commandement et ne s'est retiré de la ligne de feu que lorsque deux blessures nouvelles l'eurent mis dans l'impossibilité absolue de le conserver.

Sergent BERNARDEAU, 295^e d'infanterie : le 19 octobre, jour où les hommes de sa demi-section voyaient le feu pour la première fois, s'est porté résolument en avant, entraînant et menant sous un feu très violent un bon exemple et un vrai courage. A été blessé grièvement à la tête de sa section.

Sergent CHENOT, 16^e territorial d'infanterie : provient de la garde républicaine. Très belle conduite. A rapporté des tranchées d'utiles renseignements et a été blessé.

Adjudant DAVEZAC, 16^e territorial d'infanterie : très belle conduite. Très grièvement blessé.

Sergent LECERF, 16^e territorial d'infanterie : excellent sous-officier. Beaux services en Chine et au Maroc. Très méritant.

Sergent VOGEL, 16^e territorial d'infanterie : excellent sous-officier. Très bien au feu. Services en Chine. Très méritant.

Sergent-major DUCHEMIN, 16^e territorial d'infanterie : remarquable de sang-froid, a ramené son chef de bataillon blessé dans les tranchées. Beaux services.

Adjudant BOULLANGER, 12^e territorial d'infanterie : excellent sous-officier. Est resté plusieurs jours dans un clocher comme observateur pendant un bombardement intense. A rendu de très réels services par ses renseignements. Blessé. Très méritant.

Sergent FAYOLLE, 11^e territorial d'infanterie : n'a pas hésité au cours du combat du 26 septembre, sous un feu violent d'artillerie, à se porter au secours de son capitaine grièvement blessé et à le mettre à l'abri. Remarquable par son allant et son dévouement.

Sergent MALIVOIR, 12^e territorial d'infanterie : a fait constamment preuve de courage et de sang-froid. Notamment le 10 novembre où plusieurs fois, au cours de la nuit, il fut obligé d'aller relever des blessés sous le feu très nourri de l'ennemi et par des chemins très difficiles et très dangereux.

Soldat d'ARELLANO, 80^e d'infanterie : au combat, dans les tranchées de première ligne depuis le 1^{er} novembre, a donné le plus bel exemple d'énergie et de bravoure. Blessé très grièvement le 10 novembre, il employa le restant de ses forces, avant de songer à lui, à encourager et à panser lui-même ses camarades également blessés sous un feu des plus violents.

Adjudant FERAUD, 23^e chasseurs : blessé au début de la campagne a rejoint son bataillon dans la nuit du 17 au 18 novembre. S'est montré auprès de son lieutenant, chef de détachement, un auxiliaire précieux. Le peloton opérant une relève, a été égaré par les guides qui le conduisaient sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie. A été ramené après avoir longé les lignes ennemies sur plus de 3 kilomètres sans perdre un chasseur. A montré dans cette circonstance, de grandes qualités de courage et de sang-froid.

Adjudants ROBBE, METZ, MAILLARD, HINN, ORCIVAL, rég. de sapeurs-pompiers. **Adjudant-chef JOSSET**, 161^e d'infanterie.

Sergent LEVIEUX, 25^e d'infanterie.

Adjudants FERRARI, 40^e d'infanterie ; **AUBRION**, 130^e d'infanterie ; **PORTEBŒUF**, prytanée ; **BARTOLI**, 4^e zouaves ; **CEGAR**, compagnie saharienne de la Saoura ; **PENNANT**, 168^e d'infanterie.

Soldats LASSERRE, 2^e zouaves ; **SIMONET**, 2^e étranger.

Sergents VIEGNE, 3^e zouaves ; **EBLÉ**, 2^e étranger.

Adjudants-chefs MOYSE, 2^e zouaves ; **LAINÉ**, 2^e tirailleurs.

Sergent GILARDI, 1^{er} étranger : grièvement blessé au combat de Sidi-ben-Ottiman, 10 août.

Soldat SCHAFER, 1^{er} étranger : belle conduite le 10 août où il a été grièvement blessé.

Sergent-major KILBERT, 1^{er} étranger : grièvement blessé au combat de Sidi-ben-Ottiman.

Sergent GUILLAUME, 1^{er} étranger : belle conduite au combat de Taza où il a été grièvement blessé.

Soldat LE DANTEC, 1^{er} étranger : grièvement blessé au combat de Taza.

Adjudant PETIT-DEMANGE, 1^{er} étranger : belle conduite au combat de Taza où il a été blessé.

Adjudant COULOMB, 5^e tirailleurs : blessé au combat du 6 août.

Sergent HOMMANN, 1^{er} étranger : blessé au combat du 10 août.

Soldat ARZENA, 1^{er} étranger (Maroc) : grièvement blessé.

Soldat CASTELLETTI, 1^{er} étranger : grièvement blessé au combat de Taza, le 10 août.

Soldat KRACHEN, 1^{er} étranger (Maroc) : grièvement blessé.

Sergent JACQUET, 1^{er} étranger (Maroc) : grièvement blessé au combat de Taza le 10 août.

Sergents CONSTANS et MAROSELLI, 4^e tirailleurs (Maroc) : grièvement blessés près de Kénifra, le 4 août.

Soldat GUEDJALLIKONACHI, 7^e tirailleurs.

Soldat SAADI BEN MOHAMED, 8^e tirailleurs.

Maréchal des logis MEGREROUCHE SLIMAN BEN AHMED, compagnie saharienne du Touat-Gourara.

Soldat AHMED BEN EL HADJ, compagnie saharienne du Tidikelt.

Soldat BEN ALIA BEN MESSAOUD, compagnie saharienne du Tidikelt.

Caporal MEZIER ABDELKADER, compagnie saharienne du Tidikelt.

Soldat KDOUM MOHAMED, compagnie saharienne du Tidikelt.

Maréchal des logis MAHMED BEN BENAROUS, compagnie saharienne du Touat-Gourara.

Soldat KADDOUR BEN ALI, compagnie saharienne du Tidikelt.

Maréchal des logis MILOUD BEN NACEUR, compagnie saharienne de la Saoura.

Soldats MOHAMMED BEN BOUALEM et SALAH BEN ALI, compagnie saharienne du Touat-Gourara.

Sergent GUERRI BELAID et clairon BELHADJ AHMED, 1^{er} tirailleurs.

Soldat KIAR ARAR BEL KASSEM, 5^e tirailleurs.

Soldat BEN ALI OULD DJELLOUL, compagnie saharienne du Touat-Gourara.

Soldat BENAOUA MOHAMED, 6^e tirailleurs.

Soldat FECKRACHE MILOUD, 1^{er} tirailleurs.

Sergent BOUCHEDDA AHMED BEN MOHAMED, 3^e tirailleurs : blessure grave.

Caporal KOUADDE EL HADJ, 1^{er} tirailleurs : deux blessures légères.

Caporal MOHAMED BEN TAHAR, 4^e tirailleurs : blessure grave.

Soldat ALIOUAT MOHAMED, 5^e tirailleurs : blessure assez grave.

Sergent BOUBATA FERHAT, 3^e tirailleurs : blessure assez grave.

Soldat MESSAOUD BEN BRAHIM, 1^{er} tirailleurs : perte fonctionnelle de la main droite.

Adjudant PASCOT, 17^e section (E. M. R.).

Adjudant COTTO, 12^e section (E. M. R.).

Adjudant FERRE, 16^e section (E. M. R.).

Adjudant HERBAGE, 3^e section (E. M. R.).

Adjudant PORTALES, 15^e section (E. M. R.).

Adjudant FERRUCCI, 15^e section (E. M. R.).

Sergent PROVOST, 4^e section (E. M. R.).

Brigadier GANTIER, 12^e dragons : blessé grièvement le 22 novembre devant un village par un obus qui lui avait arraché le bras, a refusé l'aide de ses camarades et leur a dit : « Continuez, mes enfants, vive la France ! »

S'est rendu à pied au-devant de l'ambulance en répétant ces mots : « Peu m'importe mon bras, je suis content, j'ai fait mon devoir ».

Chasseur DUCHEMIN, éclaireur au 357^e d'infanterie : s'est distingué depuis le début de la campagne, particulièrement à un combat où voyant l'infanterie charger à la baïonnette, a attaché son cheval à un arbre, a ramassé le fusil d'un mort et a accompagné le régiment. Le 4 octobre, s'est porté, malgré un feu violent d'artillerie, dans la direction d'un village où il était chargé de rendre compte des coups de fusil entendus, a apporté des renseignements précieux après avoir essuyé le feu de l'ennemi.

Maréchal des logis BRUZAC, 14^e hussards : depuis le début de la campagne s'est toujours fait remarquer par son intelligence, son audace et son superbe sang-froid au feu. A toujours été à l'avant garde dans des circonstances difficiles et périlleuses. Dans la journée du 22 août, en particulier ayant eu son cheval tué sous lui dans une reconnaissance, est resté dans un village jusqu'à vingt heures, faisant le coup de feu pied à terre avec l'infanterie et relevant plusieurs blessés ; ne s'est retiré qu'avec les derniers éléments d'une brigade.

Cavalier MEILLERAND, 18^e dragons : en reconnaissance avec son officier, le 11 septembre, s'est porté sous le feu de l'ennemi vers son officier blessé et démonté, lui a cédé son cheval, l'a hissé dessus et l'a ramené sous les balles en tenant le cheval par la bride.

Maréchal des logis CHRISTOLOME, 17^e dragons : détaché au 3^e groupe d'auto-canon pour organiser les équipes de mitrailleuses, a fait preuve, au feu, en toutes circonstances, d'un entrain et d'une intrépidité remarquables ; étant dans une auto-mitrailleuse découverte, s'est avancé à courte portée d'une mitrailleuse ennemie embusquée et a éteint son feu.

Maréchal des logis SACKSTEDER, 18^e dragons : le 12 août, envoyé à la recherche d'une patrouille de son peloton, pour la rallier, tombe sur un poste de fantassins allemands dont l'un saisit son cheval par la bride ; il le tue d'un coup de revolver et part au galop sous les balles. Le 21 août, en reconnaissance avec son officier de peloton, se trouve sous le feu d'une section allemande cachée sous des herbes de blé, contribue à faciliter le repli de son peloton et abat un homme d'un coup de revolver. Le 11 septembre, a eu son cheval blessé sous lui et a été projeté à terre par l'éclatement d'un obus.

Maréchal des logis BRETONNEAU, 18^e dragons : le 19 août, étant en découverte, a été blessé d'une balle à la cuisse lors de la reconnaissance d'un village, est resté à cheval malgré ses souffrances, refusant de se laisser soigner avant d'avoir rendu compte de sa mission, et, ce devoir rempli, l'énergie de se tenir en selle pour sortir de la zone ennemie. A rejoint le dépôt le 3 décembre après guérison ; est rappelé sur le front.

Maréchal des logis VIELLEARD, 8^e chasseurs : blessé une première fois, n'a pas interrompu son service. Blessé de nouveau à l'œil droit qu'il a perdu.

Le Gérant : G. CHAMBERS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.